

(2)

Préface importante (de l'éditeur ?) sur le roman-feuilleton et les débuts de Paul Féval.

LE

MENDIANT NOIR.

I

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

Une Conspiration au Louvre, par Mery. . . . 2 vol. in-8.
Le Pauvre Diable, par Clémence Robert. . . . 2 vol. in-8.
La Femme de soixante ans, par H. de Balzac . . . 3 vol. in-8.
Le Capitaine des trois Couronnes, par Michel Masson. 4 vol. in-8.
La Course aux Amours, par H. de Kock. . . . 3 vol. in-8.
Petites misères de la vie conjugale, par H. de Balzac. 3 vol. in-8.
Les Amants de ma maitresse, par H. de Kock. . 2 vol. in-8.
La Lune de Miel, par H. de Balzac. . . . . 2 vol. in-8.
Mémoires secrets du duc de Roquelaure.. . . . 4 vol. in-8.
La Femme de l'Ouvrier, par Roland Bauchery. 2 vol. in-8.
Les Fanfarrons du Roi, par Paul Feval. . . . 4 vol. in-8.
La Forêt de Rennes, par le même. . . . . . . 3 vol. in-8.
William Shakspere, par Clémence Robert. . . 2 vol. in-8.
Modeste Mignon; par H. de Balzac. . . . . 4 vol. in-8.
Marie d'Anjou, par Molé-Gentilhomme. . . . 2 vol. in-8.
Les Mémoires d'un Ange, par Emmanuel Gonzalès . 4 vol. in-8.
La Reine des Grisettes, par H. de Kock. . . 2 vol. in-8.
Les Bohémiens de paris, par Roland Bauchery. . 4 vol. in-8.
Le Roi des Étudiants, par H. de Kock. . . . 2 vol. in-8.
La Duchesse de Chevreuse, par Clémence Robert. 2 vol. in-8.
Les Frères de la Côte, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8.
Berthe l'Amoureuse, par H. de Kock. . . . . 2 vol. in 8.
Le Livre d'amour, par Emmanuel Gonzalès. . 2 vol. in-8.
Les Enfants de l'atelier, par Michel Masson et Clémence Robert. . . . . 2 vol. in-8.
Thérésa, par Mme Charles Reybaud. . . . . } 2 vol. in-8.
La Mère-Folle, par Auguste Arnould.. . . . }
La Vierge de Fribourg, par X.-B. Saintine. . . } 2 vol. in-8.
La Marquise d'Alpujar, par Molé-Gentilhomme. }
La dernière Soeur grise, par Léon Gozlan . . } 2 vol. in-8.
Un Amour de Reine, par Clémence Robert. . . }
Aventures de Robert Robert, par Louis Desnoyers. 2 vol. in-8.

Sous Presse:

Le Provincial a Paris, par H. de Balzac. . . 2 vol. in-8.
La Circée de Paris, par Méry, ... 2 vol. in-8.
Le Tribunal secret, par Clémence Robert. . 2 vol. in-8.
La Duchesse du Maine, par Molé-Gentilhomme. 2 vol. in-8.
La Reine de Saba, par Emmanuel Gonzalès. . . 2 vol. in-8.
Marthe et Marie, par Paul Feval. . . . . . 2 vol. in-8.
Belle Rose, par Amédé Achard. . . . . . 2 vol. in-8.
L'amant de Lucette, par H. de Kock. . . . . . 2 vol. in-8.
La Mère jalouse, par Fréderic de Sezanne , . 2 vol. in-8.
Mémoires d'une femme du peuple, par Roland Bauchery 2 vol. in-8.

ROMANS DE ELIE BERTHET.

En Vente:

Richard le Fauconnier . . . . 2 vol. in-8.
La mine d'or . . . . 2 vol. in-8.
Le Braconnier. . . . . 2 vol. in-8.
La belle Drapière. . . . . 2 vol. in-8.

Sous Presse:

Le pacte de famine. . . . . 2 vol. in-8.
Le Cadet de normandie. . . . . 2 vol. in-8.
Les Garçons de recettes. . . . . 2 vol. in-8.

Pour paraître incessamment:

LES SOIREES DE PARIS.

4 volumes in-8°.

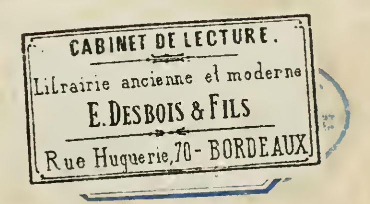
IMP. DE E. BAUTRUCHE, R. DE LA HARPE, 90.

LE
MENDIANT NOIR

PAR

PAUL FEVAL.

I



PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,
EN VENTE A LA LIBRAIRIE,
25, RUE DU VIEUX-COLOMBIER.

1847

AVANT-PROPOS.

Il y a seize ans, la vie littéraire n'était pas à beaucoup près ce qu'elle est devenue aujourd'hui. On se rappelle 1830 : la révolution avait attiré à Paris tout une génération d'artistes enthousiastes qu'une espérance vague y retenait. A ce moment, hommes et choses se trouvaient mêlés et confondus, rien n'était précisément à sa place, l'ambition avait devant soi un champ vaste et fécond, et chacun accourait. — C'est l'histoire d'hier, tout le monde la sait.

Cette émotion que 1830 avait laissée

derrière soi se fit également sentir et dans l'ordre politique et dans l'ordre littéraire. A cette génération que la tourmente révolutionnaire venait de jeter sur la place publique, à ces têtes folles que le triomphe avait presque enivrées, à ces esprits ardents que la victoire avait éblouis sans les satisfaire il fallait une littérature nouvelle, vive, rapide, éblouissante, la seule dont à cette heure on éprouvât réellement le besoin. Le langage du forum se cadença et s'assouplit, et nous eûmes les IAMBES et NÉMÉSIS ; le théâtre repoussa les formes calmes de la tragédie de l'Empire, les oripeaux usés du mélodrame de la Restauration, et le public y retrouva bientôt les violentes émotions de la place publique. Ici, LA TOUR DE NESLE, plus loin, LUCRÈCE BORGIA ; enfin, comme il fallait que, de tous côtés, les mêmes satisfactions se présentassent, puisque les mêmes besoins se ma-

nifestaient, le roman lui-même se transforma, et l'on vit éclore ce genre monstreux qu'un spirituel écrivain a si justement critiqué dans la préface de Mlle de Maupin. — 1830, nous en sommes persuadé, présentera dans l'histoire littéraire ce singulier caractère d'une époque distincte, isolée, qui ne relève point du passé et ne se relie point à l'avenir.

Ce n'était là d'ailleurs qu'une époque de *suspension* : le moment approchait où le public saturé de ces lectures et de ces spectacles, où la violence le disputait bien souvent à l'exagération, reviendrait à des traditions plus saines, où une nouvelle ère s'ouvrirait pour des œuvres plus calmes, plus reposées, plus refléchies. Ceci, nous l'avons dit, est l'histoire d'hier, celle d'aujourd'hui est étroitement liée à l'histoire du journalisme.

— L'histoire littéraire contemporaine, c'est l'histoire du roman-feuilleton.

Il ne faudrait pas croire que l'agrandissement du format des journaux quotidiens et l'invasion inopinée du roman dans le feuilleton soit un pur caprice, un simple moyen de concurrence, on se tromperait gravement ; il y avait là un besoin et une nécessité : un besoin, pour le lecteur ; une nécessité, pour les journaux. Les bornes de cet avant-propos ne nous permettent pas d'entrer à ce sujet dans de longs détails ; mais nous espérons être cru, quand nous ajouterons qu'il n'a tenu à personne que la littérature n'entrât pas dans cette voie.

Quoi qu'il en soit de ces considérations sur lesquelles nous n'insisterons pas davantage, toujours est-il que, du moment où le roman fut intronisé dans les journaux quotidiens, la littérature fut en émoi. Dès ce moment en effet, tout était remis en ques-

tion. Le roman-feuilleton allait accaparer à son profit l'immense publicité dont les journaux disposaient. Bien des noms qui s'étaient produits à force de travail et d'étude allaient peut-être disparaître, bien des écrivains dont la réputation était faite, et dont le talent était justement aimé, purent craindre de se voir oubliés ou fatalement mis à l'écart, au milieu des déplacements que cette révolution devait inévitablement amener. Par contre coup, les jeunes-gens qui n'attendaient qu'un moment favorable pour se pousser dans la carrière difficile des arts, espérèrent beaucoup de ces changements et attendirent. — Les espérances des uns et les craintes des autres se réalisèrent en même temps.

Depuis que le roman s'est emparé des journaux, bien des noms, disons-le pour être juste, ont conquis la faveur du public. Beaucoup de jeunes écrivains ont fait leurs

preuves dans ce genre nouveau, et l'on s'est étonné parfois des résultats que cette nouvelle littérature a produits en si peu de temps. Toutefois, au nombre de ces écrivains, au milieu de ces noms que l'immense publicité des journaux quotidiens a jetés d'un bout à l'autre de la Francc, il en est un, que le public semble avoir plus particulièrement affectionné, et dont le nom, connu bientôt de toute la France, a franchi rapidement la frontière et est allé donner un nouvel élan à la cupidité de la contre-façon étrangère. Cet écrivain est l'auteur *des Mystères de Londres*, ce nom est Paul Féval.

Sans doute, Paul Féval n'a pas tout d'un coup franchi les degrés de l'hiérarchie littéraire. Il a commencé comme tout le monde commençait alors.

Il a écrit pour les journaux quotidiens de gracieuses nouvelles, où déjà l'on recon-

naissait la plume habile et féconde qui devait plus tard écrire ces livres qui sont aujourd'hui entre les mains de tous les lecteurs. Il y a cinq ans, Paul Féval était encore inconnu ; mais à partir de cette époque, le jeune écrivain prend son essor et *les Chevaliers du Firmament* et *le Loup-Blanc* paraissent simultanément. Dès lors, l'attention publique fut éveillée : c'était un talent nouveau qui se révélait, un talent facile, attrayant, plein d'originalité et de vigueur. *Le Loup-Blanc* est certes un des plus jolis romans qu'il ait écrits.

On se rappelle qu'à cette époque, *les Mystères de Paris* avaient excité à un haut degré la curiosité, nous dirons même, l'admiration publique. Nous ne ferons ni l'éloge ni la critique de ce livre, nous n'en parlons que pour constater le fait de son immense succès. Chaque journal jalousait *le Journal des Débats*, et tous cherchaient avidement à

offrir à leurs lecteurs un semblable attrait. Le *Courrier-Français* venait de publier *le Loup-Blanc.* Le succès du roman enhardit l'auteur et le journal, et il fut résolu que l'on commencerait la publication *des Mystères de Londres.* Seulement, comme il fallait pour le public un prétexte de croire à la vérité des révélations, Paul Féval dut prendre un pseudonyme et s'appela dès lors *Francis Trolopp.*

C'était de la part de Paul Féval un acte de téméraire audace. Il naissait à peine à la vie littéraire, il était à peine connu, il pouvait se perdre sans ressource ou se poser d'une manière définitive. Il n'hésita pas. Paul Féval est, du reste, l'écrivain qui possède au plus haut degré, ce que nous appelerons le courage littéraire. Il sent la force en lui et il marche sans craindre les obstacles ni les difficultés; revenons aux *Mystères de Londres.* — Dès son apparition,

ce livre jeta le public dans un étonnement singulier. Dès le début on sentit que l'on avait affaire à un homme de talent et que c'était là un ouvrage d'une haute portée. Pendant quelques temps on se demanda si réellement il existait de l'autre côté du détroit, un écrivain du nom de Francis Trolopp qui eût publié un livre intitulé *les Mystères de Londres*. Grandes furent la curiosité et l'émotion. Quelques-uns qui connaissaient l'auteur ne purent demeurer discrets devant un tel succès, et, d'indiscrétions en indiscrétions, le public fut bientôt mis dans la confidence.

Nous nous rappelons encore cet instant. Ce fut une acclamation générale : lecteurs, journaux, écrivains se confondirent en éloges, et Paul Féval se vit saluer de toutes parts par des critiques enthousiastes.

Les Mystères de Londres est un des bons romans que l'on ait fait dans ces derniers

temps. Le sujet se développe avec une magnifique ampleur, l'intrigue en est toujours vive, rapide, saisissante, et le style est presque constamment à la hauteur des situations. Quand on a lu ce livre, on conçoit facilement le retentissement qu'il a obtenu ; l'auteur cependant n'avait pas encore dit son dernier mot.

Pendant que la librairie étrangère se hâtait de donner au public impatient, ici des contrefaçons, là des traductions *des Mystères de Londres*, l'auteur désormais aussi sûr de son public qu'il l'avait toujours été de sa force et de sa volonté, élaborait dans le secret, une nouvelle œuvre qui devait encore porter plus haut son nom et la faveur dont il jouissait. Si *les Mystères de Londres* n'avaient pas fait la fortune littéraire du jeune écrivain, *les Amours de Paris* l'eussent incontestablement faite. *Les Amours de Paris* suivirent de près *les*

Mystères de Londres. Cette fois, le jeune écrivain se présentait au public avec son propre nom et affrontait la critique à visage découvert. La critique et le public qui sont meilleurs qu'on ne le pense généralement, reconnurent bien vite dans cette nouvelle œuvre qu'il leur apportait, le jeune homme qu'ils avaient applaudi quelques mois auparavant ; c'était bien aussi la même plume, habile et féconde, le même talent grâcieux de conteur, le même charme dans le récit, la même vivacité dans les couleurs, la même chasteté dans les créations. Qui ne se rappelle ces deux délicieuses images qui passent pures et rayonnantes au milieu du sombre drame ; Sainte et Réné, ces deux enfants qui, dans la triste condition, où la misère les a jetés, ont conservé la sainteté de leurs illusions, la pureté et la candeur de leurs premières années. Un livre de cette taille et de cette valeur méritait plus que la

faveur publique qui ne s'attache bien souvent qu'à des œuvres éphémères, il lui fallait la solennelle et décisive sanction de la haute critique. Celle-ci ne fit pas défaut, et *le Journal des Débats* dans un long feuilleton, signé J. J., se fit un devoir d'appeler plus particulièrement l'attention sur la nouvelle œuvre du jeune écrivain.

Dirons-nous que *le Journal des Débats*, où ne paraissent jamais, on le sait, que des noms éprouvés, que des réputations qui ont reçu la consécration de la gloire, se hâta d'ouvrir ses colonnes à Paul Féval, et que peu de temps après, *la Quittance de Minuit* parut.

La Quittance de Minuit est un ouvrage plus littéraire que ses devanciers. Il n'a eu ni moins de succès, ni moins de retentissement.

Nous arrivons au dernier ouvrage de Paul Féval, à celui qui a définitivement

posé son nom, et consacré sa réputation : tout le monde a déjà nommé *le Fils du Diable! L'Époque* venait de naître, elle avait besoin pour se présenter au public du patronage littéraire d'un nom connu, et comme M. Dumas était accaparé, que M. Eugène Sue ne l'était pas moins, qu'enfin pour faire une concurrence sérieuse à *la Presse* et au *Constitutionnel*, il fallait un talent qui pût soutenir la rivalité qui ne devait pas manquer de s'établir entre ces journaux, *l'Époque* crut devoir s'adresser au jeune écrivain à qui quelques années avaient suffi pour se placer à côté des premiers noms de ce temps-ci. Paul Féval répondit à cet appel, par *le Fils du Diable.*

Avons-nous besoin de faire l'analyse et l'éloge de ce livre. Il a eu un de ces succès qui expliquent et justifient tout. Sa popularité a été immense, on ne parlait que du

Fils du Diable, comme auparavant on avait parlé *des Mystères de Paris.*

Le peuple s'enthousiasmait à l'aspect *des trois hommes rouges*, absolument comme il s'était pris d'affection pour *les Trois Mousquetaires.* Chacun savait par cœur ces touchantes et grâcieuses physionomies, qui passent dans le roman, et Gertraud, et Denise, et Lia et Margarèthe, Margarèthe surtout... Quelle variation dans les types, quelle fécondité dans les créations, quelle puissance dans le drame!.. Voilà ce qu'on se disait partout... et l'on s'émerveillait, quand une indiscrétion venait révéler au public, que l'àuteur de ces pages pleines d'émotion, neuves, saisissantes, avait à peine vingt-neuf ans!.. Quel début et quel avenir!

Le succès du *Fils du Diable* ne s'est pas borné à faire la fortune rapide de *l'Époque*, il fait, au moment où nous écrivons, la

fortune des éditeurs qui l'ont illustré. L'illustration, qui ne le sait, est en quelque sorte le *criterium* du succès. M. Dumas a éte illustré, M. Eugène Sue l'a été également, M. Paul Féval devait l'être.

Quant au *Mendiant Noir*, titre saisissant d'un livre plein d'intérêt, le lecteur va le lire: il y retrouvera dans des proportions moins larges, toutes les qualités qui distinguent le talent si éminemment original de l'auteur. Des scènes émouvantes, un intérêt constant, un dialogue rapide, enfin ce que l'on ne trouve pas toujours chez les auteurs contemporains, un style coloré et correct. Auprès de semblables qualités, que sont les défauts que l'on pourrait reprocher à Paul Féval? Nul n'ignore ce que les œuvres de notre époque, œuvres fatalement hâtées, peuvent présenter de défectuosités. Le succès a depuis longtemps absous Paul Féval des quelques négligences qu'on a relevées dans ses livres.

L'avenir du jeune auteur est immense, et les œuvres du passé nous disent suffisamment quelle place il occupera un jour dans notre littérature. Paul Féval est un de ces hommes sur lesquels on doit compter. Chaque jour il avance d'un pas dans la carrière qu'il parcourt ; on peut donc tout espérer de cette noble ambition de bien faire dont il est tourmenté, et qui a déjà produit de si éclatants résultats.

L'ÉDITEUR.

APRÈS VÊPRES.

I.

En 1816, vers le milieu de l'automne, au premier étage d'une maison situéc place Saint-Germain-des-Prés et attenant à l'église, deux

jeunes gens, accoudés sur le balcon, fumaient et causaient.

C'était un dimanche.

Le cadran du clocher marquait quatre heures.

Nos deux jeunes gens attendaient sans doute la fin des vêpres, pour passer en revue les dames qui allaient sortir de l'église.

Tous deux étaient grands et beaux, mais leurs physionomies formaient un plein contraste.

Le plus âgé, dont le brun visage avait une expression d'indulgence

singulière mêlée d'irréflexion et de vaniteux orgueil, semblait près d'atteindre cette époque cauteleuse qui sert d'extrême frontière entre la jeunesse et l'âge mûr.

Il avait dépassé sa trente-cinquième année.

— Depuis quand? cela était difficile à dire, car son front restait exempt de rides; ses cheveux noirs, trop crépus pour être beaux, acquéraient néanmoins une certaine noblesse et jetaient de brillants reflets, sous la couche de pommade qui les enduisait.

Ses yeux étaient ardents, pleins de feu, mais se baissaient parfois involontairement sous un regard hardi ou scrutateur.

Sa fine moustache, enfin, était pure de tout poil grisonnant ; — mais, sous les mèches luisantes de cette moustache, une ride profondément dessinée abaissait les coins de sa bouche : il avait fallu sourire bien des fois et bien amèrement pour creuser ce sillon caractéristique.

Ce signe démentait hautement l'air de jeunesse du visage entier.

Il ne cadrait qu'avec le cercle bleuâtre qui cernait sa paupière et rejoignait ses tempes, jaunies et marbrées d'imperceptibles plis.

Ce personnage se faisait nommer le cavalier don Juan de Carral, gentilhomme espagnol.

Il parlait souvent de sa famille, qui était une des premières de l'Andalousie, et se montrait en toutes occasions, fort vain de sa noble naissance.

En cela, il agissait comme ces belles dames qui se laissent faire

des compliments sur leur chevelure achetée.

Juan de Carral était fils de nègre, esclave de naissance, et s'appelait Jonquille de son nom véritable.

Son camarade, qui se nommait Xavier, tout court, était beaucoup plus jeune.

Son front large et ouvert s'encadrait de magnifiques cheveux blonds.

Sa peau blanche semblait d'albâtre auprès de la joue basanée du mulâtre.

Son regard était franc, mais pensif.

Une tristesse vague et distraite semblait être dans l'expression habituelle de sa physionomie.

Il avait vingt-deux ans.

Au-dessous d'eux, la place était complètement déserte ; seulement, sur la marche unique qui tient lieu de perron à l'église, un mendiant, debout et appuyé sur un long bâton, attendait, lui aussi, la sortie de vêpres.

Ce mendiant était un nègre, un beau nègre, en vérité, qui vingt ans auparavant, eût admirablement re-

présenté l'Othello de Shakspeare.

Sa large face ressortait, noire comme l'ébène, entre les masses de neige de sa barbe et de ses cheveux.

Sa haute taille n'avait point fléchi sous le poids de l'âge ; il se tenait droit, et portait avec une sorte de fierté les misérables haillons qui couvraient ses épaules.

En 1816, nous n'aurions point eu besoin de vous faire cette description, car vous eussiez certes connu, comme tout le monde...

Le Mendiant noir, qui deman-

dait l'aumône à la porte de Saint-Germain-des-Prés.

Il ne parlait point d'ordinaire.

Sa main tendue provoquait silencieusement l'offrande.

Quand il avait reçu, il s'inclinait avec gravité en signe d'actions de grâces.

Parfois, si une belle jeune fille lui faisait l'aumône, il souriait faiblement et posait la main sur son cœur.

Les petits enfants du quartier avaient grande peur de lui, et le ca-

baretier du coin prétendait que le mendiant noir était le roi des *sauvages*, fait autrefois prisonnier par l'empereur.

Nous l'avons dit, il était quatre heures.

Tandis que le mendiant attendait, immobile, les deux jeunes gens poursuivaient leur entretien, coupé de temps à autre par de longs silences.

— Xavier! s'écria tout-à-coup don Juan de Carral en jetant sa cigarette.

Vous êtes amoureux, mon ami!...

Xavier tressaillit et s'efforça de sourire.

— Ne l'êtes-vous point aussi? murmura-t-il.

— Pas comme vous... Pardieu! tout le monde l'est d'une certaine manière; mais je m'entends, et vous m'entendez... Vous êtes amoureux, très cher... déplorablement amoureux.

Amoureux fou!

— Qui vous fait supposer cela?...

— A la bonne heure ! vous ne niez pas !...

Ce qui me fait supposer cela ? hé ! hé ! une foule d'indices. Nous autres Espagnols, voyez-vous, nous sommes de terribles observateurs... de vrais argus !... J'ai surpris...

— Quoi ? demanda vivement Xavier.

Don Juan éclata de rire.

— Allons ! dit-il, vous vous trahissez. Il serait cruel à moi de vous pousser davantage.

Au bruit de l'éclat de rire, le mendiant s'était retourné.

Il souleva son chapeau de paille et tendit sa main ouverte vers le balcon.

Xavier prit sa bourse aussitôt.

— Ce nègre me déplaît! grommela Carral en tirant aussi sa bourse.

Xavier jeta son offrande.

Le mendiant, avant de se baisser pour la ramasser, se découvrit de nouveau et mit la main sur son cœur.

— Nègre, voilà cinq francs, cria Carral; je te les donne à condition

que tu t'en iras au diable et qu'on ne te verra plus !

La pièce de cinq francs tomba dans le chapeau du mendiant.

Au lieu de la serrer, il la lança loin de lui, et reprit son immobilité première.

— Vous l'avez offensé, dit Xavier.

— Offenser un nègre !... répliqua le mulâtre scandalisé; — mais les opinions sont libres, et j'en suis pour mes cinq francs... Ah ça ! très cher, vous voilà retombé dans votre rêverie mélancolique. Vous avez décidément le spleen.

Xavier laissa échapper un soupir.

— C'est le mal des gens heureux, répondit-il ; je ne puis l'avoir.

Il leva sur son compagnon un regard triste et plein d'indécision ; puis, saisi par ce besoin d'épanchement qui est au cœur de tous les jeunes hommes, il prit la main du mulâtre, la serra dans les siennes et dit :

— Carral, vous êtes mon ami, je le crois ; j'ai confiance en vous. Puisque vous avez deviné une partie de mon secret, je veux tout vous dire... Je souffre !

— Cela se voit, très cher, mais... pourquoi souffrez-vous?

— Je suis pauvre...

— C'est un inconvénient fort commun! Je vous en offre autant.

— Et je m'appelle Xavier!

— C'est un joli prénom! dit Carral avec une fatuité pendable; — j'avoue qu'il faudrait au bout quelque chose. Quant à moi, je n'ai point à me plaindre du sort à cet égard... mais que voulez-vous, très cher, si tout le monde avait de la naissance, personne ne serait gentilhomme!

— Et puis encore… reprit Xavier, qui avait à peine entendu ce décisif argument.

Mais, avant qu'il eût achevé sa phrase, les portes de Saint-Germain-des-Prés s'ouvrirent, et la foule des fidèles déborda sur la place.

Les deux amis suspendirent leur conversation.

Le mendiant noir avait commencé sa recette. Immobile et la main étendue, il ressemblait à une statue d'ébène, placée là pour provoquer la charité des passants.

Presque tout le monde lui donnait, car il était connu, et la célébrité sert aussi aux mendiants.

Xavier s'était penché sur le balcon, son âme semblait avoir passé dans ses yeux.

— Etait-*elle* donc à vêpres?... demanda tout bas Carral.

— Qui? repartit Xavier, dont le front se couvrit d'une épaisse rougeur.

— Encore des réticences!... Mais ma question était superflue, je savais qu'*elle* y était : la voici!

APRÈS VÊPRES.

(Suite.)

II.

Xavier se pencha davantage.

Une jeune fille d'une exquise beauté, mise avec cette simplicité aristocratique qui charme et qu'on ne sau

rait peindre, franchissait à ce moment le seuil de l'église.

Une demoiselle de compagnie, dans le costume rigoureux de l'emploi, la suivait de près.

En passant devant le mendiant noir, la jeune fille déposa dans sa main une pièce de monnaie, et le mendiant sourit avec amour.

Ensuite la jeune fille leva un regard furtif vers le balcon ; un léger incarnat vint à sa joue.

— Elle l'aime !... pensa Carral.

Xavier joignit involontairement les mains.

A son tour mistress Blowter, la dame de compagnie, — il faut bien être Anglaise quand on est dame de compagnie, — leva les yeux en l'air, mais c'était tout simplement pour regarder le temps.

Le ciel, qui avait été pur toute la journée, se couvrait maintenant de nuages, et quelques gouttes de pluie commençaient à tomber.

L'Anglaise prit une physionomie sérieusement effrayée, et parcourut la place du regard.

Il n'y avait qu'un fiacre, et ce fiacre, dont le cocher ronflait sur son

siége, était à l'autre bout de la place.

— C'est bien cela! dit Carral à demi-voix; — pendant que mademoiselle de Rumbrye est à l'office, sous la garde d'une servante, madame la marquise sa belle-mère est au bois avec l'équipage, et M. Alfred des Vallées promène le cabriolet du marquis, son beau-père. C'est dans l'ordre! — Le marquis et sa fille doivent aller à pied ou en fiacre.

Il n'y avait pas de milieu en effet.

La jeune fille rentra sous la porte, et mistress Blowter, avec un dévoû-

ment bien méritoire, mit ses longs pieds britanniques sur le pavé mouillé, afin d'aller quérir la voiture de place.

— Très cher, dit alors Carral, ne vous gênez pas, je m'en vais.

Et il rentra dans la chambre.

La foule s'était écoulée.

Il n'y avait plus auprès de l'église que le mendiant noir.

— Hélène!... murmura bien bas Xavier.

La jeune fille leva les yeux, et, ne

voyant plus personne sur le balcon, elle fit un geste de contentement et prononça rapidement ces mots :

— Venez ce soir.

Mais le fiacre se prit à rouler lourdement sur le pavé de la place, et le malheureux Xavier n'entendit point.

Il se pencha et tendit l'oreille : ce fut en vain. Hélène était redevenue muette par la raison toute simple que mistress Blowter approchait.

Le fiacre s'ouvrit, puis se referma, puis encore partit au trot saccadé de ses coursiers poussifs.

Xavier grommela une exclamation de colère.

— Qu'a-t-elle dit ! s'écria-t-il.

— Venez ce soir ! prononça sous la fenêtre la voix grave et gutturale du nègre.

— Merci, merci, brave homme! dit Xavier.

— Qui diable remerciez-vous là, très cher? demanda Carral en revenant.

Xavier se retourna.

L'expression de tristesse qui as-

sombrissait naguère son visage avait complètement disparu.

Un gai sourire entr'ouvrait maintenant sa bouche.

— Je parle tout seul, répondit-il.

A propos, je ne pourrais vous tenir compagnie ce soir... Je vais à l'hôtel de Rumbrye.

— Ah !... fit don Juan.

— J'ai reçu une invitation... vous savez... l'autre jour?... Je l'avais oublié.

— Fou que vous êtes ! dit Carral

avec une bonhomie affectueuse et tant soit peu protectrice... vous prenez bien de la peine pour vous cacher de moi... vous faites de la diplomatie... Ne savez-vous donc pas que je connais vos petits secrets aussi bien que vous... mieux que vous peut-être? Vous aimez une femme que sa position met au-dessus de vous.

Le front de Xavier se rembrunit de nouveau; sa bouche perdit son sourire.

— C'est de l'audace! ajouta Carral.

— De la folie! voulez-vous dire, murmura Xavier avec amertume.

— Non pas : j'ai dit de l'audace. Votre partie n'est pas belle, mais on peut la gagner.

— Ah ! si j'étais riche ! s'écria Xavier.

— Ce serait un atout de plus dans votre jeu, rien que cela, très cher. Ce qu'il vous faudrait, ce serait un beau nom... un nom comme le mien par exemple.

— Vous êtes bien heureux, vous, Carral !

— Passablement... D'un autre côté, eussiez-vous le plus beau nom de France, vous trouveriez toujours sur vos pas un obstacle.

— Quel obstacle?

La voix de Carral devint grave.

— Vous avez un ennemi mortel, Xavier, dit-il, un ennemi puissant, redoutable, et qui ne vous pardonnera point... Ne me demandez pas son nom; je ne pourrais vous l'apprendre.

— Un ennemi mortel! répéta le jeune homme; — un ennemi qui ne me pardonnera point?... Si loin que puissent se porter mes souvenirs, je ne découvre pas... Vous raillez, Carral! Je suis sûr de n'avoir offensé personne.

Don Juan se repentait déjà d'avoir

parlé sans doute, car il reprit aussitôt, en feignant l'enjoûment :

— J'ai été trop loin, très cher, beaucoup trop loin ! Vous avez dû croire, sur ma foi ! qu'il s'agissait pour le moins d'un traître de mélodrame… non : il y a quelqu'un en ce monde qui ne vous aime pas… voilà tout.

— Et ce quelqu'un, c'est ?…

— Réellement, je ne puis vous le dire… Mais qu'importe cela ?… Voyons, un peu d'aide fait quelquefois grand bien : voulez-vous accepter mes services ?

— Dans une affaire de cette nature, dit Xavier en hésitant, je ne vois pas...

— En quoi je puis vous servir?... ni moi non plus. Mais je suis bien reçu à l'hôtel de Rumbrye, vous savez... Si je n'y vais plus depuis quelque temps, c'est que...

Carral s'arrêta un instant, et reprit avec une sorte de malaise :

— C'est un tort que je me donne, et... je prévois le moment où je serai forcé d'y retourner. Or, quand on a vraiment envie d'être utile, on trouve toujours quelque moyen...

Xavier prit la main de son compagnon, et la serra cordialement.

— Vous êtes un bon ami, Carral, dit-il; je vous remercie, et j'accepte votre offre..... Mais, pour servir quelqu'un, il faut le connaître à fond, et vous ne me connaissez pas encore.

— Si fait, si fait! s'écria Carral en reprenant son ton tranchant; je sais votre histoire, ou plutôt je la devine. C'est celle d'une foule de héros de roman... Vous ignorez votre naissance: votre mère, ou, à défaut de mère, quelque banquier complaisant, vous

fait passer chaque mois le terme d'une modique pension...

— Ce n'est pas cela, interrompit Xavier.

— Non?... Alors c'est quelque chose d'approchant.

— C'est quelque chose de triste, Carral! dit lentement Xavier : j'ignore ma naissance, en effet... je ne connais pas plus ma mère que mon père... au collége, on payait ma pension par correspondance... depuis, je reçois 300 fr. tous les mois.

— Que disais-je?

— Ces 300 fr., qui me les donne ?

— Qu'importe ?

— Me les donnera-t-on toujours ?

— Ceci est plus sérieux ; mais tout porte à le croire. Par quelles mains recevez-vous ces 300 fr., Xavier?

— Je ne sais.

— Oh! oh! voilà qui est très fort!... Il faut pourtant que vous voyiez quelqu'un ?

— Personne.

— Etrange !...

— Etrange en effet... et bien cruel aussi, Carral !... Oh ! croyez-en ma parole, sans cet amour insensé, je refuserais ce don mystérieux qui ressemble à une aumône ; je romprais avec le monde où j'occupe une place en quelque sorte usurpée ; je travaillerais pour vivre ; je...

— Là, là ! interrompit Carral, — ne travaille pas qui veut, très cher. Il faut des protections pour être maçon, ou menuisier... Allons donc ! vous tombez dans la déclamation. Quand vous serez un avocat célèbre, — dans

dix ou quinze ans, par exemple, il sera temps de repousser ce don, qui me semble à moi une très bonne chose... Quant à présent, amoureux ou non, il faut le recevoir... Mais, encore une fois, comment le recevez-vous?

— Je n'ose vous le dire : vous ne me croiriez pas.

— Dites toujours.

— Eh bien! chaque mois, du premier au cinq, je trouve un paquet soigneusement cacheté et contenant 15 louis en or.

— Où trouvez-vous cela?

— Ici, à la place où nous sommes, sur ce balcon.

—Etrange! répéta Carral. — Et vous n'avez pas cherché à savoir?... Moi je serais resté à l'affût.

— Je l'ai fait. Bien souvent j'ai passé la nuit entière, à l'abri derrière mes rideaux. J'attendais, je guettais...

— Et jamais rien?...

— Rien!

Don Juan se gratta le front d'un air pensif.

— Il y a une femme là-dessous, murmura-t-il.

— Je ne crois pas, reprit Xavier. Je

n'ai rien vu; le mystère reste entier pour moi; mais c'est un homme qui jette cet or sur ma fenêtre. J'en suis sûr...

— Qui vous donne cette certitude?

— Une nuit, — il y a de cela un an, — j'étais resté à mon poste d'observation jusqu'au jour. Vers quatre heures du matin, un faible bruit se fit entendre sur le balcon... je me précipitai, et j'entrevis une grande ombre qui tournait rapidement l'angle de l'église... c'était un homme.

— La nuit on ne peut être sûr...

— C'est ce que je me dis. — A cette époque, on faisait des réparations à l'hôtel. Le pavé disparaissait sous une épaisse couche de sable qu'une pluie abondante avait délayé durant la nuit. Je me hâtai d'allumer une bougie et de descendre : il n'y avait sous ma fenêtre qu'une seule empreinte de pas. Ces pas étaient ceux d'un homme, chaussé de gros souliers à triples rangées de clous.

— Des souliers d'Auvergnats !... des souliers de commissionnaires !... s'écria Carral.

— Le croyez-vous ?

— Cela saute aux yeux !

Xavier demeura un instant pensif.

— Répondez - moi franchement, Carral, dit-il tout-à-coup : — Trouvez-vous que j'aie l'air d'un mulâtre ?

Carral tressaillit et regarda le jeune homme en face, d'un air menaçant. Cette question lui sembla un outrage indirect. Mais la douce et franche expression du visage de Xavier le rassura bientôt. Il se remit de son mieux, et répondit :

— Je ne m'y connais guère ; mais chacun se fait une idée des choses qu'il ignore, et vous êtes tout l'opposé de l'idée que je me fais d'un mulâtre.

Xavier poussa un long soupir de soulagement.

— Tout le monde me dit la même chose, murmura-t-il ; — et cependant...

— Pourquoi m'avez-vous fait cette question? reprit Carral.

— Pour rien... Il me vient parfois de cruelles pensées... Mais celle-ci

est folle, et je ne vous la dirai pas.

— Confession générale!... Dites-moi tout, très cher.

— Non!... Si cela était, je serais trop misérable.

Xavier allait parler peut-être; mais, à ce moment, un équipage, attelé de deux fringants chevaux, tourna court l'angle de la rue Saint-Germain-des-Prés, et vint s'arrêter sous les fenêtres de l'hôtel.

La nuit n'était pas tout-à-fait venue; mais les objets ne se mon-

traient déjà plus que dans un demi-jour douteux.

— De magnifiques chevaux ! s'écria Xavier, heureux d'échapper à la conversation.

Carral, au lieu de répondre, essuya vivement les verres de son lorgnon, qu'il braqua sur l'écusson de la voiture.

— Rumbrye ! balbutia-t-il.

— Il est bien tard pour venir à l'église, reprit Xavier, qui n'avait pas entendu. — C'est peut-être quelque noble bonne fortune pour l'un de nos voisins.

Don Juan était pâle et tremblait.

— Pour vous peut-être, ajouta Xavier, pour vous qui ne dites rien, bon apôtre!

L'équipage s'ouvrit.

Une femme à la tournure élégante et grâcieuse posa ses petits pieds sur le pavé glissant, et regarda l'hôtel.

Le mendiant noir, qui jusqu'alors était resté immobile à son poste, et semblait dormir sous la saillie du portail, s'approcha et tendit la main.

Mais la belle dame passa leste-

ment devant lui, et franchit le seuil de l'hôtel.

— J'avais, ma foi, deviné! s'écria Xavier.

— C'est elle! pensa Carral en changeant de couleur.

— Voici une étrange ressemblance! murmura le mendiant, dont le visage noir exprimait la surprise et le soupçon : — Je saurai qui elle est!

La dame, cependant, monta l'escalier de l'hôtel.

Xavier colla son oreille à la serrure de la porte, afin de contenter sa curiosité d'enfant, et de savoir chez

quel heureux voisin se rendait la belle inconnue.

Quant au mendiant, il reprit tranquillement sa place sur le trottoir, à la porte de l'église.

Au bout de quelques secondes, on frappa trois petits coups à la porte de la chambre où se trouvaient nos deux jeunes gens.

— De mieux en mieux! dit joyeusement Xavier : c'est pour vous ou pour moi.

— C'est pour moi, répondit don Juan d'une voix étouffée.

— Il ouvrit. Une femme entra, dont le visage se cachait sous un voile de dentelle, rendu opaque par les broderies dont il était chargé.

— A votre tour, ne vous gênez pas, ami, dit Xavier à voix basse ; — je me retire et me rends de ce pas où vous savez...

Il salua la dame voilée, et sortit.

Quand il fut parti, la physionomie de Carral changea subitement ; sa hardiesse, pleine de suffisance et de fanfaronnade, tomba comme par magie.

Il s'inclina profondément et prit

une attitude de respectueuse et de craintive soumission.

— Bonne maîtresse, dit-il d'une voix sourde, que voulez-vous de moi ?



JONQUILLE.

III.

Celle qui venait d'entrer était une femme de taille moyenne et admirablement prise.

Sa figure avait perdu la fraîcheur

de la jeunesse, mais elle était belle encore, et l'on pouvait croire que la pâleur de ses joues et l'aspect languide de ses grands yeux noirs étaient produits par la fatigue et non par les années.

C'était une de ces femmes sur l'âge desquelles ils ne faut point engager de pari, à moins d'avoir en poche leur acte de naissance.

Certains lui eussent donné trente ans; de mieux instruits parlaient de la quarantaine.

Si cette dernière hypothèse était vérité, notre impartialité doit proclamer que le temps avait glissé

fort impunément sur son charmant visage.

Or, qu'importent dix ans de plus ou de moins, quand on est belle? Parny ou Gentil-Bernard ont dû dire cela quelque part : La beauté n'a point d'âge ; l'amour ne s'enquiert pas de ces détails ; une jolie femme est toujours une jeune femme.

Ce qui frappait en elle au premier aspect était cette lenteur de mouvements, cette nonchalance de pose, cette mollesse d'allures particulières aux filles des tropiques.

Chacun de ses gestes s'arrondis-

sait avec mignardise, mais sans affectation; chacun de ses mouvements décélait une grâce paresseuse.

Ses muscles semblaient dédaigner tout effort; ses membres souples et d'un modèle exquis cherchaient instinctivement le repos, et, dans le repos, le bien-être.

Qui ne sait les séductions infinies de cette indolence créole, sous laquelle couve et brûle d'ordinaire une puissante énergie?

Ces femmes qui vivent en dormant peuvent, si la passion les

éveille, bondir comme des gazelles.

Ces mains blanches, pour lesquelles la mousseline n'est point assez douce, ces mains si faibles que le poids d'un éventail les fatigue, se crispent parfois et serrent, à la broyer, la main robuste d'un homme.

Madame la marquise de Rumbrye était une créole. Elle joignait à la grâce coloniale ces grâces autres et non moins charmantes des Parisiennes, ces séductions apprises, mélange savant de naturel et d'étude.

Un long séjour en France les lui avait enseignées.

Elle répondit au salut de Xavier par une inclination polie, et rejeta son voile en arrière dès qu'il fut parti.

— Que voulez-vous de moi, bonne maîtresse? répéta Carral, qui gardait l'attitude d'un coupable attendant son arrêt.

— Tu te souviens donc enfin que je suis ta maîtresse, mulâtre! dit madame de Rumbrye en montrant du doigt un fauteuil.

Carral se hâta d'avancer le fauteuil.

— Je ne l'ai jamais oublié, répondit-il.

Madame de Rumbrye s'assit, disposa négligemment les plis de sa robe de soie, et employa une ou deux secondes à chercher la position la plus confortable.

Quand elle l'eut trouvée, elle pencha sa tête sur son épaule et ferma les yeux à demi.

— Il faut venir vous chercher, Juan de Carral, reprit-elle; depuis

quand un mot de moi ne suffit-il plus pour vous appeler ?...

Le mulâtre ouvrait la bouche pour s'excuser, mais un geste de la marquise lui imposa silence.

Ce geste désignait tout simplement un tabouret placé à l'autre bout de la chambre.

Carral alla prendre le tabouret qu'il déposa aux pieds de madame de Rumbrye.

La créole, alors, compléta son installation, croisa ses fines jambes l'une sur l'autre, et se trouva suffisamment à l'aise.

Carral resta debout devant elle, muet et les yeux baissés.

— Je vous ai écrit deux fois, dit madame de Rumbrye ; — Deux fois... à vous... moi! Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu ?

— Je n'osais...

— Vous n'osiez ! pourquoi ?... Parce que vous m'avez désobéi ?...

— Non, maîtresse : vos ordres sont exécutés.

Le front de la marquise s'éclaira.

— Tu es un bon garçon, Jon-

quille, dit-elle de cette voix aiguë et chantante à laquelle les créoles savent donner une si pénétrante douceur.

— Voyons ! qu'as-tu fait ?

— Je me suis lié avec le jeune homme, répondit Carral ; depuis un mois nous ne nous quittons plus ; vous voyez, nous vivons comme des frères : un seul appartement pour nous deux !

— C'est bien... je te savais un garçon adroit... Après ?

— Je connais son histoire et ses petits secrets.

— C'est au mieux !... Ensuite ?

— Maîtresse, dit Carral d'un ton triste et suppliant, — Xavier m'aime... Il y a bien longtemps que personne ne m'a aimé... Pitié pour lui ! ne lui faites point de mal.

— Pauvre Jonquille ! murmura la marquise en renversant sa tête sur le dos du fauteuil.

Il y avait dans son sourire une ironie tranquille et impitoyable.

Le mulâtre sentit ses dents s'entre-choquer.

Un mouvement de haine furieuse lui fit bondir le cœur.

— Juan de Carral, reprit la marquise en le couvrant de son re-

gard fixe et calme, est-ce là tout ce que vous avez fait ?

— Il est si jeune ! murmura le mulâtre.

Madame de Rumbrye fit une petite moue qu'un connaisseur eût déclarée ravissante ; puis elle laissa tomber ces mots, en ébauchant un léger bâillement :

— Vous divaguez, mon pauvre garçon !... Parlons raisonnablement, s'il vous plaît. Je vous avais donné un ordre ; vous ne l'avez exécuté qu'à moitié. C'est dangereux cela, savez-vous ?

— Je sais que je suis à vous, maîtresse ; je sais que mon fol orgueil me fait votre esclave autant et plus que si nous n'étions point sur une terre de liberté...

Ce fut un jour fatal que celui où, reniant mon origine, je m'affublai d'un nom noble, afin d'inspirer l'envie après avoir fait si longtemps pitié... Je croyais qu'en Europe, comme là-bas, le mulâtre était un être maudit de tous, un plastron misérable, un paria !... Je me trompais ; vous le saviez, et pourtant vous me laissâtes faire...

Je me souviens encore de votre sourire quand vous découvrîtes ma métamorphose... Vous aviez raison de sourire, maîtresse, car ce hasard vous rendait un esclave, — un esclave que les lois humaines ne pouvaient point désormais affranchir.

— Tu es éloquent, Jonquille, dit froidement madame de Rumbrye.

— Toujours ce nom! s'écria le mulâtre avec colère. Oubliez-vous donc que le jour où je reviendrais

Jonquille, vous perdriez tout pouvoir sur moi?

— C'est vrai, Juan de Carral, et j'ai trop besoin de vous pour m'exposer à cette perte; — mais continuez votre harangue.

Le mulâtre fut glacé par ce ton sarcastique.

Il reprit néanmoins.

— Je suis né sur votre habitation, maîtresse; la liberté est venue; j'y ai renoncé; je me suis vendu de nouveau; mais les esclaves se révoltent parfois : prenez garde '

La marquise releva sa tête à demi; cette fois le mulâtre soutint bravement son regard.

— Prétendez-vous lutter contre moi? dit madame de Rumbrye sans sortir de sa nonchalante indifférence.

Demandez-moi quelque chose que je puisse faire... Je ne veux pas perdre Xavier.

— Vous ne voulez pas! prononça lentement la marquise, dont l'œil noir scintilla sous un sourcil froncé.

Le mulâtre se sentit faiblir.

— Maîtresse ! s'écria t-il, — encore une fois, ayez pitié de lui ! Il a ving-deux ans ; son cœur est généreux et pur. Il ignore le mal...

— Assez ! interrompit la marquise. On dirait, monsieur de Carral, que vous voulez tenter ma patience !... vous m'avez dit *je veux*, que sais-je, moi ? Vous avez passé toutes les bornes de l'insolence !...

— Maîtresse !...

— Silence !

La marquise repoussa violem-

ment du pied le tabouret, et se dressa en face de Carral, qui, subissant une influence magnétique et victorieuse, se prit à trembler et recula.

Tu vois bien que tu as peur, mulâtre! dit madame de Rumbrye avec un écrasant mépris. — Il y a en toi du sang de nègre, et tu ne ressembles aux hommes d'Europe que par une vanité misérable qui parodie leur viril orgueil!... Tu es à moi; tu l'as dit, et tu as dit vrai; mais si je compte sur cet esclavage moral, ce n'est pas parce que tu es fils de noir. C'est parce que j'ai

sondé ta misère ; c'est parce que, — suprême infamie ! — tu as eu honte de ta race, et que, au lieu de relever ton front comme un homme, tu as caché ta naissance sous un nom dérobé !... Ah ! je puis te parler ainsi sans crainte, maintenant. Il n'est plus temps pour toi de revenir sur tes pas. Il faut que tu restes don Juan de Carral, sous peine d'être honni de tous et conspué comme un lâche...

— Malheur ! malheur ! cria sourdement Carral.

— Tu n'as pas peur que je dévoile ta vie passée ; tu n'as pas

peur que je te dise : cet homme est flétri, son existence s'est écoulée au milieu d'ignominieuses manœuvres ; ses habits gardaient autrefois la fange des sordides tripots où il se vautrait du matin au soir... Tu crains seulement que je t'appelle un jour Jonquille ou mulâtre... Ecoute ! je te connais et je te juge. Ce n'est point par pitié pour Xavier que tu plaidais sa cause tout-à-l'heure. C'était pour essayer de la révolte, pour voir si le joug serait lourd à secouer... Je te pardonne pour cette fois ; mais, crois-moi, que ce soit la dernière !

La marquise, tandis qu'elle parlait ainsi, avait tellement changé de maintien, et même de visage, qu'on l'eût difficilement reconnue.

Sa tête s'était redressée, droite et fière; son col avait raffermi la mollesse de ses contours; sa taille entière avait perdu ses nonchalantes et gracieuses ondulations.

Son œil, séchant sa langueur humide, avait pris une brûlante acuité de regard.

Ses sourcils s'étaient rapprochés, les lignes de sa bouche avaient brisé

en angles carrés et heurtés leur harmonieuse rondeur, et une ride, profondément creusée, sillonnait son front naguère si pur.

Tout en elle appuyait l'invincible et soudaine manifestation de sa volonté de fer.

A peine avait-elle prononcé ces derniers mots, que ses muscles violemment tendus se relâchèrent.

Elle se laissa retomber sur le fauteuil et reprit son indolente attitude.

Carral n'essaya point de répondre.

Un instant sa rage impuissante lui souffla la pensée d'un crime.

Ses mains s'ouvrirent instinctivement, comme pour étreindre cette frêle créature qui le foulait aux pieds.

Mais il n'osa pas, et dès-lors, accablé sous le poids de sa propre faiblesse, il s'avoua vaincu.

Carral était venu vers Xavier sur l'ordre de la marquise.

Il n'avait point eu de peine à capter l'amitié du jeune homme, et, le voyant si confiant et si bon, il s'était pris à l'aimer.

Néanmoins, madame de Rumbrye avait deviné le fond de son cœur lorsqu'elle avait dit :

— Ce n'est point par pitié pour Xavier, mais par intérêt pour toi, que tu plaides sa cause.

Le mulâtre avait tout au plus une précaire velléité de sauver son ami, tandis qu'il brûlait de secouer le joug qui pesait sur lui-même.

Il ne faut point que le lecteur se méprenne.

Ce joug était bien réel.

Juan de Carral, en effet, avait

menti à Xavier en lui disant qu'il était pauvre.

Soit que madame de Rumbrye le payât, soit qu'il eût retiré bon fruit de ses intrigues passées, il menait, dans le monde, un train *honorable* et conforme à sa naissance prétendue.

Il n'était plus le mulâtre indécis entre une médiocrité tranquille et une périlleuse usurpation de nom; il était gentilhomme, ou passait pour tel, ce qui est tout un.

Or, si les vrais gentilshommes

tiennent à leur noblesse, quel ne doit pas être l'entêtement des faux nobles?

Et encore, les faux nobles, démasqués, redeviennent bourgeois; on se moque d'eux un jour, puis on les oublie.

Mais redevenir mulâtre! changer le nom de Carral pour celui de Jonquille! c'était là chose impossible, surtout si l'on fait la part de la surprenante et puérile vanité des hommes de couleur.

Il se fit, entre nos deux interlocuteurs, un long silence, après lequel Carral, masquant sa ran-

cune sous une feinte humilité, reprit enfin la parole :

— Bonne maîtresse, dit-il, j'ai eu tort, et je me repens... A l'avenir, je vous obéirai sans murmures.

— N'en parlons plus, répondit madame de Rumbrye du bout des lèvres. Tu es un peu fou parfois, mais chacun a ses défauts... Dis-moi l'histoire de notre jeune homme.

Carral ne se le fit point répéter, et raconta tout ce qu'il savait de Xavier.

La marquise l'écouta avec une extrême attention.

JONQUILLE.

(*Suite.*)

IV.

— Bâtard ! murmura-t-elle quand il eut achevé ; — je m'en doutais, mais je n'espérais pas tout cela... Quinze louis tous les mois !...

quinze louis dont il ne peut justifier la source!... Nous le tenons!

Elle demeura un instant pensive, puis, levant tout-à-coup ses regards sur Carral :

— Savez-vous, demanda-t-elle brusquement, pourquoi je veux éloigner ce jeune homme?

— Je ne permets point de surprendre les secrets de ma bonne maîtresse, répondit hypocritement Carral.

— Je vous aurais cru plus clairvoyant... Xavier aime mademoiselle de Rumbrye.

— J'avais oublié de vous le dire.

— Et vous ne devinez pas le reste?...

Carral appela sur son visage une expression de curieuse ignorance.

— Mademoiselle de Rumbrye, reprit la marquise, est l'unique héritière de mon mari, et mon mari a cinq cent mille francs de rentes.

— Magnifique fortune ! s'écria le mulâtre, dont l'œil jeta un rapide éclair.

— Alfred, mon fils, en aurait eu

une plus belle si Saint-Domingue... Mais tout cela est fini... Alfred, disais-je, possède à peine une bourgeoise aisance...

— Je comprends..... un mariage?...

— Précisément... mais je crois, Dieu me pardonne, que cette petite folle d'Hélène pense à ce Xavier plus qu'il n'est nécessaire... Pour comble, M. de Rumbrye, qui prétend avoir échappé à un fort grand danger durant les Cents-Jours par l'entremise de ce même Xavier, s'est pris pour lui d'un attachement inconcevable.

— C'est un hasard fâcheux!...

— Aussi, songer aux expédients ordinaires pour éloigner ce mystérieux orphelin, ce serait folie... Le marquis s'y opposerait, et mademoiselle de Rumbrye elle-même pourrait se compromettre... Il faut employer les grands moyens.

— J'attends vos ordres, dit Carral.

— Quand je vous ai envoyé ici, reprit la marquise, j'avais mon plan; je vous l'expliquerai en gros. Oubliez-le; j'y renonce.

— Tant mieux! s'écria le mulâtre;

— enfoncer peu-à-peu dans le vice

un pauvre jeune homme, le suivre pas à pas pour le perdre!..

— Laissez! interrompit madame de Rumbrye; — vous êtes souverainement maladroit quand vous faites de la morale... Mon nouveau plan est de beaucoup meilleur; il suffira d'une soirée pour l'exécuter, et votre âme honnête, — la marquise appuya sur ces mots, — n'y trouvera point, je veux le croire, d'objection!.. Suivez-moi bien.

Ici madame de Rumbrye quitta sa lente prononciation créole pour prendre un petit ton bref et positif,

beaucoup plus convenable quand on parle d'affaires.

Elle déduisit avec une lucidité parfaite et une merveilleuse netteté d'élocution un plan tout entier, que le lecteur pourra trouver perfide, quand il le connaîtra, mais qui témoignait hautement de l'intelligence distinguée de madame la marquise.

Carral écouta d'abord *sa bonne maîtresse* avec une respectueuse attention.

A mesure qu'elle parlait, le mulâtre, sa nature d'aigrefin aidant, se

prenait de sympathie pour un plan si bien combiné.

Il poussait de temps en temps des exclamations admiratives.

Mais quand madame de Rumbrye se tut, Carral fit un rapide retour sur lui-même, songea au résultat, et recula devant l'exécution.

Il y avait encore en cet homme quelques bons sentiments. Le premier mouvement, chez lui, valait toujours mieux que la réflexion.

— Que penses-tu de cela ? demanda la marquise en achevant son explication.

Carral hésita.

— Maîtresse, dit-il avec timidité, vous ne pouvez exiger que je vous aide dans une aussi noire trahison?

— Qui t'a parlé de m'aider? s'écria madame de Rumbrye, dont la lèvre se releva légèrement.

— Je croyais...

— Tu te trompais... Je ne me mêle de rien; tu agiras tout seul.

A cette conclusion inattendue, le mulâtre ne put se contenir.

— Mon rôle n'était pas assez

cruel! dit-il amèrement; — vous jugez à propos de l'aggraver par une raillerie... Eh bien! Madame, dussiez-vous me faire tout le mal dont vous êtes capable, je vous refuse mon concours!

— Cet homme devient singulièrement incommode! murmura la marquise en se levant d'un air parfaitement naturel; — adieu donc, mon pauvre ami, poursuivit-elle; — je me précautionnerai d'un autre agent.

Elle s'approcha de la glace et disposa grâcieusement sur ses épaules

les plis de son cachemire de l'Inde.

— Ne viendrez-vous point à l'hôtel ce soir, monsieur de Carral? dit-elle ; — nous avons réunion d'amis.

Carral baissa la tête d'un air sombre et ne répondait point.

— Si vous venez, ajouta la marquise, vous ne vous en repentirez point. Je compte régaler mes hôtes de l'histoire du mulâtre Jonquille.

— Vous ne le ferez pas! s'écria Carral.

— Si fait!

— Grâce, Madame!..

Le mulâtre s'était jeté à genoux; mais madame de Rumbrye, donnant un dernier tour à son beau châle, traversa la chambre de son pas lent et balancé, ouvrit la porte et disparut.

Le mulâtre se redressa lentement.

Sa face était livide, son regard était fixe et sanglant.

— N'aurai-je donc jamais mon tour! dit-il d'une voix creuse. — Oh! si quelque jour l'occasion se présente, comme je me vengerai!...

Au moment où madame la mar-

quise de Rumbrye sortait de l'allée, le mendiant, qui l'avait patiemment attendue, se présenta de nouveau devant elle et tendit la main.

— Encore ce noir! dit-elle avec dégoût.

Elle détourna la tête et monta dans sa voiture.

Le nègre ne se tint point pour battu; il s'approcha et plongea un long regard à l'intérieur.

La figure de la marquise, sur laquelle tombait d'aplomb un rayon du voisin réverbère, se distinguait parfaitement.

A la vue de cette audacieuse persistance, elle fronça le sourcil et ferma brusquement le store.

Le mendiant fit le tour de la voiture, et vint se placer à l'autre portière.

— Va t'en! s'écria madame de Rumbrye avec colère ; — je ne donne jamais aux noirs!

— Créole!.. dit le mendiant avec amertume.

Le laquais s'approcha et demanda les ordres de madame la marquise.

Le nègre tendit avidement l'oreille.

— A l'hôtel! dit seulement la marquise.

Le second store se ferma.

L'équipage partit comme un trait, au grand trot de ses rapides chevaux.

— A l'hôtel! pensa le mendiant resté seul; — quel hôtel?.. et pourtant, il faut que je la revoie... Elle lui ressemble!.. ce sont les mêmes traits, avec des cheveux de couleur différente. Et puis, elle est créole,

car elle ne donne jamais aux noirs !..
Si c'était elle, mon Dieu !

Comme il prenait lentement la route de sa retraite nocturne, il aperçut un objet blanc sous le balcon.

Il revint sur ses pas et le ramassa.

C'était un mouchoir de batiste brodée et garnie de dentelle, un mouchoir si fin qu'on l'eût fait entrer dans une noix vide.

Le mendiant le ramassa et s'approcha du réverbère pour regarder la marque.

— C'est son mouchoir, disait-il en cherchant le chiffre. — Voyons!.. F. A!.... Mon Dieu! mon Dieu!.. tant de circonstances ne peuvent coïncider par hasard... C'est elle! Oh! il y a plus de vingt ans écoulés; mais il faudra bien qu'elle se souvienne!... Je la retrouverai!

Il descendit la rue Saint-Germain-des-Prés, tourna celle de l'Abbaye et s'arrêta au seuil d'une maison de pauvre apparence située à l'angle de la petite rue Bourbon-le-Château.

Au cinquième étage de cette mai-

son, sous le toit, il y avait une mansarde nue, étroite et basse, dont le plafond, formé de solives vermoulues, soutenait immédiatement les ardoises de la couverture.

C'était la demeure du mendiant.

Les meubles se composaient d'un grabat et d'un petit coffre ; mais, près de la lucarne qui servait de fenêtre, une sorte de trophée contrastait avec le misérable aspect de la pièce.

C'étaient d'abord deux épaulettes de capitaine, en or, surmontées d'un

chapeau d'uniforme à cocarde tricolore, comme en portaient les officiers d'infanterie sous la république.

Au-dessous, une épée à coquille de nacre était suspendue entre deux riches pistolets.

En entrant dans sa retraite, le mendiant alla tout droit au coffre, dont il fit jouer la forte serrure

Le coffre contenait une somme assez considérable en diverses monnaies, et un porfeuille, sur la plaque d'acier duquel était gravé un nom.

Le nègre ajouta d'abord à son pécule la récolte de la journée, qui était bonne, puis il ouvrit vivement le portefeuille.

C'est bien cela ! dit-il après avoir parcouru quelques papiers ; — F. A !.. ce sont les deux premières lettres de son nom !

Son émotion était si vive que ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps.

Il se laissa tomber sur le grabat.

— Après avoir cherché patiemment... sans cesse... pendant vingt ans !.. murmura-t-il, — aurais-je enfin trouvé !.. Hélas ! je me suis cru

tant de fois sur le point de réussir!.. si j'allais me tromper encore!

Sa tête s'affaisa sur sa poitrine; il demeura un instant immobile et comme accablé par le découragement; mais bientôt sa haute taille se redressa, son regard brilla de confiance et d'espoir.

—Non, non! dit-il, cette fois je ne me trompe pas!.. Tout me dit que c'est elle, et mon labeur touche à son terme.

Il se leva debout.

Son noir visage, dont les traits fortement caractérisés respiraient la vigueur morale et la bonté, pri-

rent une expression de solennelle douleur.

Il se mit à genoux devant le trophée et porta les épaulettes d'or à ses lèvres...

Il resta longtemps ainsi, perdu dans de lointains souvenirs; puis deux larmes s'échappèrent de ses yeux et coulèrent lentement sur sa poitrine d'ébène.

— Maître à moi! dit-il d'une voix douce en prenant involontairement le patois nègre depuis longtemps oublié; — bon maître à moi!

Ces paroles semblèrent éveiller en lui tout un passé d'amour ; il baisa les épaulettes avec une sorte de transport.

— Tu es là-haut ! tu me vois ! s'écria-t-il d'une voix pleine de passion ; — réjouis-toi !... réjouis-toi ! car ta dernière volonté va être accomplie !

LE BAL.

V.

L'hôtel de Rumbrye était un vaste et bel édifice, situé entre cour et jardin, et dont la porte cochère s'ouvrait sur la rue de Grenelle.

Les écussons, martelés durant l'ère républicaine, n'avaient point été rétablis, mais on voyait encore aux grands balcons de fer contournés le dragon de Rumbrye et le bâton de maréchal de France.

C'était, dans toute la force du terme, un hôtel de grand seigneur avec pavillon pour le suisse, décharges latérales et façade de palais.

Pour arriver à la porte principale, il fallait gravir un haut perron circulaire, dont les degrés de marbre supportaient des caisses de fleurs.

Ce soir, c'était fête à l'hôtel.

Le vestibule était illuminé.

Des laquais en livrée montaient et descendaient sans bruit, comme font les valets de bonne maison, les marches tapissées du grand escalier.

Du dehors, les salles et galeries paraissaient vivement éclairées.

Çà et là on apercevait, derrière quelque rideau entr'ouvert, les corniches sculptées des lambris, ou le cadre doré d'un séculaire portrait de famille.

Les lustres étincelaient à travers la gaze et la soie, et leurs prismes

de cristal jetaient aux murs des maisons voisines de fugitifs reflets.

On voyait tout cela, mais seulement lorsque la porte cochère ouvrait ses deux battants pour donner passage à quelque calèche armoiriée.

L'équipage passé, la porte se refermait; on ne voyait plus rien.

Car le beau monde se montre jaloux de ses joies.

C'est seulement à la dérobée que le profane peut percer d'un furtif

et curieux coup d'œil le mystère de ces nobles magnificences.

Il y avait foule aux abords de l'hôtel : des gueux et des badauds ; les premiers étaient encore fort nombreux en 1816 ; les autres sont innombrables en tout temps.

Chaque fois que la porte cochère s'ouvrait, cinquante regards aigus, avides, s'élançaient, traversaient la cour, et plongeaient comme autant de flèches dans les profondeurs du vestibule.

— De beaux diamants ! disait

l'un en voyant une jolie femme descendre de voiture.

— C'est du faux ! répondait une autre en haussant les épaules.

— Quel teint frais ! répétait l'optimiste.

— C'est du fard ! répliquait le jaloux.

Et les mendiants criaient à fendre l'âme :

— La charité pour l'amour du bon Dieu !

Puis les lourds battanis se rejoi-

gnaient bruyamment et tout le monde se taisait.

Parfois quelques dandys d'estaminet passaient par hasard, s'arrêtaient et lorgnaient. Mais prenant bientôt en pitié tout cet apparat et toutes ces fêtes, ils poursuivaient leur route vers le Prado, car le Prado existait sous ce nom ou sous un autre.

Vers dix heures la scène s'anima: Les voitures se succédaient avec une telle rapidité, que le suisse dut tenir la porte grande ouverte.

Les badauds regardèrent alors

tout à leur aise, et, contents de leur soirée, regagnèrent leur gîte en gourmandant le ciel de ne leur avoir point donné un demi-million de rente.

Mais les mendiants demeurèrent de pied ferme, et leur phalange se recruta d'une notable quantité de ces nomades industriels qui ouvrent les portières des fiacres et baissent le marche-pied.

Malheureusement les voitures de place étaient en minorité. C'est à peine si quelque fiacre honteux prenait l'audace de se glisser parfois

entre deux resplendissantes calèches.

A l'intérieur, les salons commençaient à s'emplir.

Ce n'était point un grand bal que donnait madame de Rumbrye; c'était une simple soirée. Elle l'entendait ainsi du moins.

Pour notre compte, nous n'avons jamais bien saisi la différence qui existe entre un grand bal et une simple soirée.

Pour une soirée, on n'invite, il est vrai, que ses amis, tandis que pour

un bal on rassemble toutes ses connaissances; mais la liste est la même. Et, de fait, il faudrait avoir de bien tristes connaissances pour ne les point admettre au nombre de ses amis, quand il s'agit simplement d'emplir de vastes salons ayant horreur du vide, et ne faisant leur effet complet qu'avec un public suffisant. Cela, d'ailleurs, ne tire point à conséquence.

Quoi qu'il en soit, la soirée de madame de Rumbrye n'était point un bal, ce qui n'empêchait pas qu'il y eût des toilettes princières et une étiquette irréprochable.

Mais on pouvait se dire à la rigueur : Que serait-ce donc si madame la marquise donnait un bal ?

Cette possibilité flatteuse renferme le but et le motif de la subtile distinction que nous venons d'indiquer.

Il était dix heures et demie. L'orchestre avait préludé ; la maîtresse de la maison n'était point à son poste.

Hélène, avec une grâce parfaite et cette science du monde qui semble naturelle aux filles de race, faisait les honneursen l'absence de sa belle-mère, et les faisait bien ; mais chacun se demandait

néanmoins où était la marquise ; M. de Rumbrye avait jeté deux ou trois fois des regards inquiets et impatients vers la porte de l'appartement de sa femme.

Elle parut enfin.

Tous les yeux se fixèrent sur elle ; ceux des femmes avec envie, ceux des hommes avec admiration.

Un murmure parcourut la salle entière.

Madame de Rumbrye s'était encore une fois transformée.

Elle ne s'était point dépouillée de

sa grâce native, mais elle l'avait modifiée.

Son laisser-aller se corrigeait maintenant par une réserve aisée ; son nonchalant maintien s'était fait digne : la créole jouait son rôle de grande dame.

Elle traversa lentement les salons, variant à l'infini ses compliments et ses sourires, et alla s'asseoir auprès de mademoiselle de Rumbrye qui, seule, dans cette brillante assemblée, pouvait lui disputer le prix de la beauté.

Lorsque madame la marquise

avait quitté Juan de Carral, il était plus de neuf heures.

Or, à son âge, si charmante qu'on puisse être, la toilette ne s'improvise plus.

De là son retard.

En arrivant, elle fit à Hélène un signe de tête plein d'affection, auquel celle-ci répondit par un salut respectueux.

Il y avait dans ce salut un peu de contrainte et beaucoup de froideur.

Le bal reprit son cours.

Pendant cela, nous ferons connaissance avec les personnages secondaires de notre drame.

M. le marquis de Rumbrye était un vieux gentilhomme plein d'honneur et de loyauté.

Il avait autrefois éperdument aimé sa femme.

Cet amour s'était refroidi, et les méchantes langues prétendaient que ce n'était point sans raison.

M. de Rumbrye avait, dit-on, pardonné bien des fois; mainte-

nant encore il ne faisait point de bruit, parce qu'un galant homme sait se taire en certaines circonstances ; mais le monde auquel il faisait le sacrifice de ses colères conjugales ne s'en montrait point reconnaissant, et c'était tout au plus si M. le marquis, en y mettant une extrême bonne volonté, pouvait espérer que le noble nom de Rumbrye restât au-dessous de toute fâcheuse atteinte.

Cette situation, que la morale et la courtoisie nous engagent à nommer exceptionnelle, rendait M. de

Rumbrye froid et peu désireux de se produire.

Ancien émigré, comblé de dignités et d'honneurs par la branche aînée de Bourbon, il subissait les nécessités de sa haute position et *représentait* comme il faut, mais ces fêtes le fatiguaient.

Il devinait la pensée secrète de toute cette foule à son égard ; il croyait lire dans tous les regards un mot insultant et fatal ; il eût voulu fuir la société de ses pairs.

Pourtant, si madame la marquise

avait jadis, — à une ou plusieurs reprises, — transgressé la loi conjugale (et ce fait passait pour notoire), depuis longtemps sa conduite n'avait rien de répréhensible.

L'amour avait été pour son cœur une occupation ; elle avait maintenant d'autres passe-temps, et ne se donnait point le loisir de nouer des intrigues galantes.

Elle aimait son fils d'une tendresse passionnée et sans bornes ; c'était peut-être le seul sentiment louable qui fût au fond du cœur de cette femme, que le hasard semblait avoir parée de toutes les séductions

pour mieux masquer le noir et repoussant abîme de son âme.

Toute l'affection de M. de Rumbrye était concentrée sur sa fille, qu'il avait eue d'un premier mariage, et il s'applaudissait tous les jours de n'avoir point d'enfant de son union actuelle.

A part Hélène, il n'aimait personne, si ce n'est le roi et Xavier, qu'une circonstance fortuite avait fait son protecteur deux ans auparavant, pendant la réaction des Cents-Jours. C'était là, du reste, un de ces services que tout homme de cœur peut rendre.

Xavier, jeune et chérissant d'instinct la gloire impériale, avait salué avec enthousiasme le retour de Napoléon.

Ses opinions connues l'avaient mis à même de défendre efficacement le vieil émigré contre les insultes de cette partie du peuple qui conspue sans cesse le vaincu et glorifie le vainqueur.

Ce bon office rapprocha M. de Rumbrye de Xavier.

Malgré la différence d'âge et d'opinions, malgré l'extrême distance

qui les séparait sous le rapport de la position sociale, une sorte de liaison se forma entre eux.

Le marquis était fait pour apprécier l'âme noble et pure du jeune homme.

Il l'aima.

Quant à Xavier, il aima mademoiselle de Rumbrye, qui le paya de retour.

Le lecteur, nous en sommes certains, ne nous demandera point l'explication de ce fait.

Xavier était beau ; il parlait bien et chaleureusement.

Hélène lui donna son cœur à son insu.

Quand elle découvrit son amour, il était trop tard ; elle se sentit faible et n'essaya même pas de *combattre*.

Hélène était une charmante fille de dix-sept ans. Le type de sa physionomie était tout français. Sa beauté consistait plus dans l'expression que dans la parfaite régularité de ses traits. Ses grands yeux bleus avaient des regards doux et fins ;

son front sérieux pensait; sa bouche mobile avait à peine besoin de parler pour se faire comprendre.

Parfois une éducation trop sévère comprime l'âme et l'intelligence des filles de grande maison. Pour avoir tout appris, elles ont perdu leur nature et ne savent point sourire, marcher ou se taire autrement que par leçon et suivant une règle.

Hélène avait échappé à ce travers.

Son père ne l'avait point exclusivement confiée aux soins de ma-

dame de Rumbrye ; il l'avait laissée libre.

Madame de Rumbrye, de son côté, curieuse de capter la confiance de sa belle-fille, s'était montrée marâtre complaisante, et ne lui avait dit jamais que de douces paroles.

— Mais les femmes ne savent tromper que les hommes ; Hélène se défiait de madame de Rumbrye.

Elle se défiait d'elle en ce sens qu'elle ne croyait point à son affection ; elle se défiait d'elle surtout

pour ce qui regardait Xavier et son amour.

Maintes fois la marquise, avec ces insinuantes et irrésistibles façons qui sont l'éloquence des femmes, avait essayé de provoquer une confidence.

Elle avait dépensé, pour arriver à ce but, plus de ruses, plus de grimaces, plus de diplomatie qu'il n'en faudrait pour gréer, spirituellement parlant, l'arsenal de trois ambassadeurs, le tout en vain.

Hélène se tenait sur ses gardes.

Trop réellement bien née pour perdre jamais le respect dû à la femme de son père, elle se renfermait dans une réserve d'autant plus désespérante qu'elle blessait moins les convenances

Vaincue de ce côté, la marquise sentit grandir ses inquiétudes

Elle pensa que le silence d'Hélène était beaucoup plus significatif qu'un aveu.

Elle mesura l'amour de la jeune fille à ses propres terreurs, et frémit en songeant qu'un entêtement d'ingénue, un caprice du premier âge, pourrait renverser le projet

sur lequel étaient placés désormais tous ses désirs et tous ses espoirs.

Elle était femme, et elle était créole.

Il est très certain que, dans le principe, ses craintes furent exagérées, et que sa fébrile imagination s'exalta comme à plaisir sur ce sujet qui eût à peine préoccupé un homme positif.

Mais quine sait que dans de telles circonstances le pressentiment l'emporte sur le calcul, et que la fièvre vaut mieux que la raison?

Mère, et sacrifiant tout en ce moment à sa tendresse de mère, la

marquise voulut se créer de puissantes armes pour combattre ces dangers réels ou imaginaires.

Elle vit en Xavier un obstacle fatal, et sa passion présente lui montra cet obstacle si terrible que, dès le premier jour, elle résolut de lui livrer un combat sans merci.

Xavier barrait le chemin de son fils, et, par conséquent, lui barrait le chemin à elle, qui avait mis dans son amour de mère toutes les brûlantes ardeurs de ses anciennes amours.

Or, quand une femme comme madame de Rumbrye trouve un obstacle humain en sa route, elle passe, dût un cadavre rester derrière elle sur le chemin.

M. de Rumbrye, du reste, avait contribué, de son côté, à exalter les frayeurs de sa femme et la haine que devaient faire naître ces frayeurs.

Elle avait interrogé, non point de front, mais comme interrogent les femmes, en suivant les courbes concentriques d'une spirale qui

tourne autour du but et l'atteint à coup sûr.

Le marquis, par une innocente vengeance, avait voulu lui laisser croire que Xavier pourrait un jour lui appartenir de bien près.

En fallait-il davantage pour porter madame de Rumbrye à entamer la guerre et à poursuivre sans trève?

— Néanmoins, elle attendit encore, car son esprit, aussi prudent que hardi et fougueux, savait s'imposer la patience.

Il nous reste à dire un mot de son fils, cause innocente de cette cruelle bataille, et base inactive sur laquelle reposaient tous les plans ambitieux de la marquise.

C'était un magnifique garçon de cinq pieds sept pouces passés, cultivant la mode alors naissante des favoris dits à la Guiche, et respirant à peine sous l'étouffante pression de son gilet à corset.

M. Alfred Lefebvre des Vallées était regardé comme un modèle accompli par son tailleur : il parlait supérieurement chevaux, et poussait

l'outrecuidance jusqu'à fumer parfois dans la rue, ce qui était inoui.

Sa mère affirmait qu'il avait beaucoup d'esprit ; à force de l'entendre dire, il le croyait sincèrement.

Au demeurant, il n'était pas beaucoup plus sot que le commun des serviteurs de la mode.

C'était cet honnête jeune monsieur que la marquise voulait donner pour époux à mademoiselle de Rumbrye.

Lui ne demandait pas mieux.

Il trouvait Hélène jolie personne, et n'avait aucune espèce de répugnance pour les cinq cent mille livres de rente de son beau-père.

Mais son adhésion n'était pas la plus difficile à obtenir.

M. de Rumbrye, sans jamais mettre en oubli la courtoisie inter-conjugale, ne prenait point la peine de cacher le peu de cas qu'il faisait de M. Alfred Lefebvre des Vallées.

Il n'y avait guère de chance de le voir prêter les mains à une union de ce genre.

L'initiative devait donc venir d'Hélène, à qui son père ne savait rien refuser·

C'était là le point important. Dieu sait que madame la marquise avait engagé l'action de longue main.

Elle avait tenté tous les moyens de circonvenir Hélène, et de lui imposer un tendre sentiment pour M. Alfred Lefebvre des Vallées.

Mais ici, comme dans les interrogatoires dont nous venons de

parler, tous ses efforts étaient restés vains.

M. Alfred avait beau se pavaner devant Hélène dans tout l'éclat de sa toilette ingénieusement excentrique, il n'obtenait pas même un regard.

Un observateur non prévenu ne se fût point étonné de cela.

Les jeunes filles de bon sens détestent en effet les grands garcons corsetés, rembourrés, cousus pour ainsi dire dans leur enveloppe, comme était M. Alfred Lefebvre des Vallées.

Mais madame la marquise, fem-

me d'excellent goût par ailleurs, était aveugle à l'endroit de son héritier.

L'indifférence d'Hélène ne lui sembla point naturelle.

Elle récapitula toutes les raisons qu'elle avait de soupçonner, et, son expérience de femme se combinant avec son orgueil de mère, elle se dit, non plus par forme de doute, mais positivement et du ton dont se posent les axiomes :

— Pour dédaigner mon Alfred, il faut aimer ailleurs.

Alors, elle chercha, jetant autour d'elle son regard habitué à lire couramment dans le grimoire du monde.

Elle dépouilla impartialement ses impressions reçues, et n'attacha pas plus sur Xavier que sur un autre son œil investigateur.

C'était lui faire la partie belle.

Comme on le pense, il y avait foule de prétendants autour des cinq cents mille livres de rente de mademoiselle de Rumbrye.

Mais qu'importe le nombre?

Parmi tous ces rivaux, madame la marquise devina sans tâtonner celui qui aimait la jeune fille pour elle-même et non point pour son héritage.

Elle reconnut en outre, avec une précision mathématique, que celui-là était aimé.

C'était Xavier.

Elle retombait sur Xavier comme un comptable sur son chiffre après la preuve d'une addition douteuse qui se trouve être juste.

Xavier! un échappé de collége

qui portait deux mois de suite le même habit ! Xavier ! un blondin fade et timide que M. Alfred Lefebvre des Vallées dépassait de la cravate ! c'était non-seulement terrible, mais souverainement humiliant.

Ce fut alors que madame la marquise commença les hostilités.

Carral, son séide, fut envoyé par elle en guise d'avant-garde.

Il reçut ordre exprès de faire de Xavier un mauvais sujet, ou, au besoin, quelque chose de pis.

Pour apprécier le mérite de l'expédient mis en œuvre par madame la marquise, il faut se bien pénétrer de ceci : le grand monde se compose de deux classes essentiellement distinctes : les gens *obligés* et les gens *tolérés*.

Les premiers sont à leur place ; à moins qu'ils n'encourent le bagne, on ne les en peut point chasser. Ils sont là par droit d'héritage.

Les autres, au contraire, sont parvenus par voie d'élection ; ils sont *reçus* ; leur exclusion ne mo-

lesterait qu'eux seuls ; ils ne sont point, comme les premiers, parents ou alliés d'un bon tiers du salon ; ils n'ont pas de racines.

Xavier était du nombre de ces derniers. Appliqué à M. de... ou au jeune baron de...., l'expédient de madame la marquise eût été pitoyable ; il eût mis peut-être ces messieurs à la mode.

— Dirigé contre Xavier, il prenait une force redoutable : on ne pardonne rien aux gens tolérés.

Donc, si madame la marquise

avait abandonné ce plan pour un autre, cet autre devait être immanquable.

UNE HISTOIRE AU DESSERT.

VI.

En entrant dans le bal, le regard de la marquise fit rapidement le tour des salons, sans oublier un seul recoin.

Carral n'était pas là.

Un nuage passager assombrit le front de madame de Rumbrye.

Aurait-il décidément rompu sa chaîne, se demanda-t-elle.

M. de Rumbrye, qui causait avec Xavier dans une embrasure, s'avança vers sa femme, et s'inclina cérémonieusement.

— Nous étions inquiets, madame, dit-il.

Ces mots renfermaient une question.

La créole, avant de répondre, adressa un de ses plus charmants sourire à Xavier, qui suivait le marquis.

— Vous êtes bien bon, monsieur, dit-elle ensuite.

Vous me faites souvenir que je dois des remercîments à notre chère Hélène qui m'a sans doute remplacée.

— Ma fille est chez elle, madame; vous ne lui devez point de remercîments... J'espère que vous n'avez pas été indisposée?

— Je me suis oubliée dans mes dévotions du soir, répondit la créole en reposant son limpide regard sur la sévère figure de son mari.

Celui-ci se prit à sourire amèrement, s'inclina de nouveau, et céda la place à M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui venait rendre ses devoirs à sa mère.

Pendant cela, Xavier avait offert sa main à Hélène pour la contredanse.

— N'avez-vous point vu M. Carral, Alfred? demanda la marquise.

— Ma parole d'honneur, madame, je ne m'occupe guère de M. de Carral, répondit M. Lefebvre des Vallées ; — je pense que vous trouvez mon gilet de bon goût.

— Sans doute.

— Il n'est pas de Staub, madame. Vous me croirez si vous voulez !... c'est un petit tailleur que je forme... Il ira loin !

— Je le crois, murmura la marquise avec distraction.

— Ma parole d'honneur, vous ne m'écoutez pas ! s'écria M. Alfred

Lefebvre des Vallées; — c'est étonnant!

— Alfred, reprit madame de Rumbrye, je voudrais parler à M. de Carral. Faites-moi le plaisir de me l'envoyer.

— C'est étonnant! répéta M. Lefebvre des Valleés, ma parole d'honneur!

Et il promena son gilet qui n'était pas de Staub, — vous nous croirez si voulez! — dans tous les salons. Nulle part il ne trouva M. de Carral.

— Du diable si ma mère ne perd

pas la tête! pensa-t-il. Je vais faire un tour de bouillotte.

La contredanse allait toujours.

Hélène et Xavier s'étaient placés le plus loin possible de madame de Rumbrye, et causaient sans autre obstacle que l'obligation de ne point manquer les figures.

Hélène avait dit à Xavier :

— Venez ce soir; mais ils ne faisaient, ni l'un ni l'autre, allusion à cette circonstance : Hélène par pudeur, Xavier par timidité.

Leur entretien était une de ces causeries mystiques et qui, reproduites textuellement, prêteraient à rire

tant elles semblaient insignifiantes, mais dont chaque mot a sa signification secrète, chaque inflexion de voix son attrait, chaque silence son intime bonheur.

C'est une chose charmante et souverainement grâcieuse que ce continuel échange de pensées sympathiques, opéré, entre deux cœurs qui qui s'aiment, à l'aide de mots qui, dans le langage commun, ont un sens réglé, précis et très peu tendre.

Ici la grammaire se transforme; le sourire accentue la phrase et lui

ôte la signification indifférente ; un coup-d'œil met de la passion dans telle réponse que commande l'usage : l'amour pur a aussi son *argot*.

— Mais cet argot ne s'enseigne point ; vous l'oubliez le jour où vous n'aimez plus : vieillard, vous ne sauriez plus le comprendre.

C'est une langue choisie que le cœur seul entend et parle ; une langue dont la mystique syntaxe vous est révélée par le premier regard qui éveille votre âme ; une langue où chaque mot veut dire bonheur ;

une langue enfin que bien des gens ne parlent qu'une fois dans leur vie, mais qu'on voudrait parler toujours.

Hélène et Xavier ne raisonnaient guère l'amour.

Hélène surtout se laissait glisser sur la douce pente de sa pure et naïve tendresse, sans réfléchir, sans poursuivre un but bien distinct, mais aussi sans remords et sans crainte.

Elle aimait l'homme qu'estimait son père; l'homme que M. de Rum-

brye se plaisait à nommer son sauveur.

Qui sait? l'esprit de contradiction a sa petite place dans les meilleures natures : elle aimait peut-être aussi un peu l'homme que détestait madame la marquise...

Quant à Xavier, il aimait : voilà tout.

Il avait vingt-deux ans, ses rêves étaient des sourires, et le souvenir d'un bal lui donnait du bonheur pour bien des jours.

A la dernière figure seulement,

Hélène se souvint enfin qu'elle avait quelque chose à dire à Xavier.

Elle jeta autour d'elle un regard inquiet, pour constater l'absence de tous curieux, et prit un petit air grave :

— Monsieur Xavier, prononça-t-elle bien bas, je vous ai dit de venir ce soir.

— Si vous saviez ce que ce mot m'a donné de joie mademoiselle!.. commença Xavier d'un ton passionné.

— Laissez-moi parler, reprit la

jeune fille ; — maintenant que je réfléchis, je crois que j'ai eu tort. Je voulais vous mettre en garde contre une personne... mais je n'ai nulle certitude, et j'ai peur... Pourtant, monsieur Xavier, croyez-moi, soyez prudent.

— C'est étrange ! Carral aussi m'a dit que j'avais un ennemi.

— M. de Carral?... et ne vous l'a-t-il point nommé?....

— Non, il ne l'a pas voulu.

— Eh bien ! monsieur Xavier, dit la jeune fille en hésitant, je vous

le nommerai, moi... Défiez-vous de madame de Rumbrye.

A peine avait-elle prononcé ce nom qu'elle se sentit toucher légèrement l'épaule.

Elle se retourna en tressaillant.

La marquise était derrière elle.

— A votre tour, mon enfant, dit celle-ci avec une douceur enjouée; — vous manquez la figure.

Hélène partit, confuse et tremblante.

Madame de Rumbrye la suivit d'un regard maternel.

— Qu'elle est belle et grâcieuse!

murmura-t-elle de manière à être entendue de Xavier.

— Hélène se trompe, se dit celui-ci, qui partit à son tour.

Alors l'œil de la marquise devint sombre.

— Je suis devinée! pensa-t-elle. Il faut qu'elle l'aime bien pour veiller ainsi sur lui!.. Et ce misérable Jonquille qui ne vient pas.!..

Xavier reconduisit Hélène à sa place, et alla se poster dans un coin d'où il pouvait l'apercevoir, en attendant que les convenances lui permissent de l'inviter de nouveau.

Hélène, moins heureuse, fut forcée

d'accepter la main de M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui lui fit, à brûle-pourpoint, les compliments les plus orageux, et lui jura sur son honneur que son gilet n'était point de Staub.

Vers deux heures du matin, Carral se présenta à la porte de l'hôtel.

Il était pâle et défait

En entrant, ses yeux se baissèrent; il n'osait point regarder ses amis en face, tant il craignait d'être accueilli par un rire de dédain.

Il savait que madame de Rumbrye n'était point femme à faire de vaines menaces.

Quand il vit que chacun le recevait comme à l'ordinaire, sa poitrine fut soulagée d'un poids écrasant.

Il reprit une partie de son assurance et se glissa dans une embrasure, espérant échapper au regard perçant de la marquise.

— Je vais observer, pensa-t-il ; peut-être n'osera-t-elle pas... Si elle parle, je me montrerai.

M. de Carral s'abusait.

Madame de Rumbrye l'attendait toujours, et n'avait pas perdue de vue un seul instant la porte d'entrée.

Elle l'avait vu, et s'était retirée, sûre désormais de sa victoire.

— Peut-être n'eût-elle point parlé s'il n'était pas venu.

Déjà la danse se ralentissait.

Un long cercle s'était formé autour de la maîtresse de la maison.

Le souper approchait.

Madame de Rumbrye se montrait d'une gaîté charmante ; elle ne tarissait pas en jolis mots, et deux académiciens sexagénaires l'avaient déjà comparée plusieurs fois à madame du Deffant.

Un laquais vint annoncer le souper.

La marquise prit avec un ravissant abandon le bras de Xavier, et s'achemina vers la galerie où la table était dressée.

En passant devant l'embrasure

où se cachait Carral, elle se prit à rire comme si un souvenir subit excitait vivement son hilarité.

— Monsieur Xavier, dit-elle à haute voix, savez-vous l'histoire de Jonquille? Xavier répondit négativement. Carral sentit au cœur une douleur aiguë et ne respira plus.

— Et vous, messieurs? continua madame de Rumbrye en tournant vers ceux qui la suivaient.

— Jonquille! répéta le marquis; c'est un singulier nom!

— C'est un nom fort commun parmi les mulâtres, monsieur.

— Ma parole d'honneur, ce doit être drôle! dit M. Alfred Lefebvre des Vallées.

— Faites-moi penser à raconter cette histoire, je vous prie, reprit madame de Rumbrye en s'adressant de nouveau à Xavier.

Le jeune homme s'inclina. La foule s'écoula lentement.

Quand il n'y eut plus personne, Carral sortit de sa cachette.

Son visage était effrayant à voir.

— Elle me savait là ! murmura-t-il en grinçant des dents. Comme elle se fait un jeu de ma torture !... Et c'est lui... lui !... qu'elle charge de provoquer ce récit !

Il composa de son mieux ses traits, et entra à son tour dans la galerie.

Autour d'une table oblongue, chargée de mets, une ceinture brillante de femme s'enroulait toute chatoyante d'or, de diamants et de soie.

Derrière elles, les hommes ser-

vaient ou mangeaient, suivant leur instinct.

— M. Alfred Lefebvre des Vallées mangeait, au grand détriment de son gilet, dont toutes les coutures craquaient et menaçaient ruine.

C'était, en vérité, un spectacle féerique. Les splendides surtouts de la table affectant des formes bizarres renvoyaient, brisée, la lumière des lustres.

Les blancs visages des femmes, vivement illuminés, empruntaient à tout cet éclat une fraîcheur factice, mais éblouissante.

Il va sans dire que Carral n'était point en humeur d'admirer ce coup-d'œil.

Dédaignant désormais de se cacher, il s'avança vers la marquise.

— Croyez-moi si vous voulez, madame, dit M. Alfred des Vallées, — voici M. de Carral que j'ai cherché inutilement toute la soirée !

— En vérité ! s'écria madame de Rumbrye en se tournant vers le nouvel arrivant ; — il y a un siècle

que nous n'avons eu le plaisir de vous voir, monsieur !

Carral salua silencieusement.

— Mais vous semblez souffrir, reprit la marquise avec une impitoyable aisance ; — avez-vous donc été malade ?

— Je souffre, en effet, répondit Carral.

— Du diable s'il n'a pas une figure de déterré, grommela M. Alfred Lefebvre des Vallées, que son gilet gênait et qui était de mauvaise humeur.

Madame de Rumbrye poussa son fauteuil de côté.

— Qu'on donne un siége à M. de Carral ! dit-elle avec une imperceptible ironie dont lui seul pouvait apercevoir et sentir le trait.

— Asseyez-vous près de moi, continua-t-elle ; les malades et les dames ont droit aux mêmes égards.

Carral, avec une obéissance automatique, s'assit et demeura immobile.

La conversation, un instant in-

terrompue par cet incident, redevint bientôt générale.

— Madame la marquise, dit Xavier au bout de quelque temps, m'a chargé de lui rappeler une promesse qu'elle a daigné nous faire... l'histoire de Jonquille...

— Au dessert, interrompit la marquise en interrogeant Carral du regard.

Celui-ci ne bougea pas. Les muscles de son visage semblaient de bronze.

— Ma parole d'honneur! ma-

dame ! s'écria M. Alfred Lefebvre des Vallées, c'est abuser de notre impatience !...

— Vous qui contez si bien ! dit une comtesse.

— D'une manière si délicieuse ! appuyèrent plusieurs barons.

La marquise hésita un instant. Tandis qu'elle hésitait, Carral se tourna lentement vers elle, et la regarda en face.

Madame de Rumbrye prit ce regard pour un défi ; et comme l'as-

semblée entière continuait de la presser, elle appela sur sa lèvre un sourire cruel et dit :

— J'aurais mauvaise grâce à tarder davantage.... Ecoutez donc l'histoire du mulâtre Jonquille !

— Silence, au nom de Dieu ! murmura Carral d'une voix déchirante.

— Il y avait à Saint-Domingue, commença la marquise sans s'émouvoir le moins du monde, — un mulâtre appelé Jonquille. Il était fils d'une négresse nommée Pasi

phaë, et d'un domestique blanc...

— Assez! *râla Carral,* je le perdrai... je le tuerai s'il le faut!

La marquise continua son récit, mais auparavant elle répondit à la prière du mulâtre par un regard significatif.

Entre eux, le pacte était cimenté de nouveau.

Cet accord n'empêcha point madame de Rumbrye de raconter dans tous ses détails l'histoire de Carral.

Elle avait commencé; il était impossible de s'arrêter.

Seulement elle changea le nom du héros.

Mais comme ce changement eût pu diminuer son empire sur le mulâtre, elle eut soin d'en avertir son public, et ajouta en terminant :

— Vous connaissez tous, ou du moins pour la plupart, ce bouffon personnage. Je ne vous dirai point aujourd'hui son nom, peut-être, plus tard, pourrai-je me montrer moins discrète…

Une fois débarrassé de la crainte d'être démasqué, Carral avait repris son impudent caractère.

Nous ne voulons pas dire que, en écoutant ainsi sa propre histoire, racontée d'une façon comique et

assaisonnée d'un piquant persiflage, il ne s'indigna pas plus d'une fois, mais du moins sut-il parfaitement dissimuler son émotion.

Bien mieux, il fut le premier à insister pour savoir le nom de cet impertinent mulâtre qui avait eu l'audace de se poser en gentilhomme.

Il n'y avait que monsieur Alfred Lefebvre des Vallées qui criât plus haut que lui.

— Ma parole d'honneur ! disait ce jeune monsieur, je donnerais cin-

quante louis pour savoir le nom de ce malotru!

La marquise se montra inébranlable, et dut se faire, en cette occasion, une grande renommée de discrétion.

En quittant la table, elle prit le bras de Carral.

— Vous êtes un fou entêté, dit-elle, et je pense que vous me savez gré de ne vous avoir point puni.

— Je vous remercie, maîtresse, répondit Carral.

— Prenez garde, à l'avenir !.... Voyons ! vous êtes en mesure de m'obéir ; vous connaissez sans doute plusieurs de ces maisons ?..

— J'en connais plusieurs.

— Choisissez la plus suspecte, la plus mal hantée.

— Je le ferai.

— Et surtout, n'oubliez pas la démarche préliminaire...

— Je n'oublierai rien.

La marquise leva les yeux par hasard.

Son regard tomba sur un quadrille dont faisaient partie Hélène et Xavier.

Ils se parlaient bas, et l'amour se devinait dans leurs yeux.

— Voyez! poursuivit madame de Rumbrye; le temps presse... quand cela sera-t-il fait?

— Cela sera fait demain.

La marquise ne put contenir un mouvement de joie.

— Je compte sur vous, dit-elle, et je vous récompenserai.

Depuis le commencement de cette scène, M. de Rumbrye ne les avait point perdus de vue; aussi, lorsque la marquise fit à Carral, en le quittant, un cérémonieux salut, auquel il répondit par une inclination pleine de respect, de M. Rumbrye hocha la tête.

— Il y a un secret entre eux! se dit-il; à table j'ai surpris d'un côté un coup-d'œil suppliant, de l'autre un regard plein de menace... Ce fut un jour de honte et de malheur que celui où cette femme entra sous le toit de Rumbrye.

LA CRÉOLE.

VII.

En 1792, il y avait à la ville du Cap (Saint-Domingue) une jeune orpheline de seize ans qui se nommait Florence-Angèle des Vallées.

C'était à la fois la plus belle fille et la plus riche héritière de la colonie.

On n'évaluait pas sa fortune à moins de dix millions de livres.

Quand on parlait d'elle, c'était avec amour et respect, comme on parle d'un ange, car elle était pure autant que belle, on le croyait du moins.

Elle avait pour tuteur un vieil habitant à l'esprit étroit, à la probité rigide, fort sévère et fort ami de la routine, qui veillait assidu-

ment sur elle et ne lui laissait point de liberté.

Florence, à l'âge où les jeunes filles, — les créoles surtout, — sont passionnées pour le plaisir, ne connaissait point le monde; sa vie s'écoulait, solitaire et triste, dans la maison de M. Duvivier, son tuteur.

Vers le commencement de cette année, M. Duvivier chassa son principal commis, et fit choix, pour le remplacer, d'un Anglais dont le nom nous échappe.

Cet Anglais était un de ces lymphatiques personnages, froids et raides, au teint pâle, à la chevelure plate et blanchâtre, que la Grande-Bretagne sait produire à foison.

Son cœur était aussi glacial que son visage; c'était un profond abîme d'égoïsme et d'infatigable calcul.

Peu de temps après son entrée dans la maison de M. Duvivier, le caractère de Florence subit de notables améliorations.

Elle s'était montrée jusque-là

douce, patiente, réservée : ces qualités disparurent tout-à-coup.

Sa véritable nature se révéla avec une véritable violence : elle devint impérieuse, emportée, elle se révolta contre la volonté de son tuteur ; puis, comme la fermeté légèrement obstinée de M. Duvivier demeurait victorieuse dans la lutte, Florence se fit hypocrite, et apprit à tromper.

Certes, pour qu'un tel changement ait pu s'opérer dans un temps si court, il fallait que le cœur de

la jeune créole fût vicié d'avance et prédisposé au mal, mais il fallait aussi que quelque circonstance extérieure eût hâté le développement de ces germes mauvais.

Il en était ainsi.

L'Anglais, avec cette dépravation froide et sans passion qui ne peut exister que dans une âme britannique, avait entouré Florence de piéges ; il avait défait son éducation ; il l'avait souillée afin de la rendre sienne.

La jeune fille s'était jetée dans

cette vie nouvelle avec une sorte d'emportement.

Son tempérament s'était brusquement éveillé, en même temps que tout principe vertueux ou pudique s'effaçait au dedans d'elle.

Le premier commis se réjouissait silencieusement de son succès.

Il se voyait déjà seigneur et maître de la plus riche héritière de l'île.

En ce moment, une sourde fermentation régnait déjà parmi les noirs.

Les colons avaient maintes fois manifesté leurs inquiétudes, et plusieurs, entre les plus clairvoyants, soupçonnaient l'Angleterre d'attiser traîtreusement la révolte.

Le gouvernement du Cap demanda des secours à la mère-patrie, et provisoirement fit appel aux colonies environnantes.

La Guadeloupe envoya un corps d'infanterie sous les ordres du lieutenant Lefebvre.

Le lieutenant Lefebvre était un jeune officier de grande espérance.

Sa présence contint momentanément les rebelles.

Il avait emmené avec lui de la Guadeloupe un domestique nègre, qu'il avait affranchi, et dont il vantait souvent l'attachement à sa personne.

Ce nègre, qui se nommait Neptune, ne le quittait jamais et le suivait jusque sur le champ de bataille.

Cependant la fermentation continuait parmi les noirs.

Des émissaires parcouraient incessamment les habitations, distribuaient de l'argent et de l'eau-de-vie, entrant dans chaque case et prêchant la révolte.

A diverses reprises, quelques-uns de ces ténébreux agents furent arrêtés; ils étaient tous Anglais.

Cette circonstance donna quelques soupçons à M. Duvivier.

Il fit épier son premier commis, et acquit la certitude que cet homme était un traître.

Sans autre forme de procès, il l'embarqua sur un sloop et le fit jeter sur les côtes de l'une des Antilles anglaises.

C'était là très certainement un acte de clémence.

M. Duvivier eut lieu de s'en repentir.

A la nouvelle de l'expulsion du commis, Florence-Angèle fit éclater en effet une douleur mêlée de colère ; au milieu de ses larmes, elle avoua que cet homme était son amant, et qu'elle portait dans son sein le fruit de leur liaison ; elle avoua cela sans honte et sans repentir.

Aux reproches de son tuteur elle répondit par un hautain silence ; puis elle annonça son intention de quitter la maison sur-le-champ.

M. Duvivier, n'écoutant que son juste courroux, la laissa faire et déserta sa tutelle.

Alors commença pour Florence une nouvelle vie.

Riche comme elle était, et imbue désormais des principes de son infâme précepteur, elle eut la force, à dix-sept ans, de braver l'opinion publique.

Sa maison devint le rendez-vous de ce monde d'aventuriers toujours si pullulant aux colonies.

Elle déploya un faste extrava-

gant, lâcha tout-à-fait la bride à ses penchants pervers, et appela sur elle le mépris général.

L'Anglais fut bien vite oublié; ses propres maximes servirent à chasser son souvenir.

Il avait élevé deux divinités dans le cœur de la jeune fille : l'égoïsme et la volupté.

Pour ces deux passions l'absent n'existe pas.

Florence, au bout de quelques mois, mit au jour un enfant du sexe masculin.

Cet évènement interrompit à peine ses fêtes.

Pourtant, il faut le dire, elle se sentit tout de suite une tendresse passionnée pour le jeune Alfred.

C'était le fils de l'Anglais, et l'Anglais devait être le seul homme pour qui Florence éprouvât un sentiment approchant de l'amour.

Ses autres attachements furent de violentes et emportées fantaisies ; jamais elle n'aima dans le sens que les âmes douées de quelque noblesse attachent à ce mot.

Mais elle fut aimée, aimée avec dévouement et passion.

Elle était si admirablement belle!

Le général Leclerc avait débarqué à Saint-Domingue avec les troupes françaises.

Un de ces premiers actes avait été d'élever au grade de capitaine le lieutenant Lefebvre dont la belle et ferme conduite avait longtemps maintenu la sécurité dans la ville du Cap.

Jaloux de se rendre maître de

cette faveur, le nouveau capitaine redoubla de zèle.

Souvent, suivi de son nègre Neptune, il s'enfonça seul dans les immenses plantations de cannes et de caféiers qui entourent la ville du Cap; souvent même, il s'aventura dans les montagnes, afin de connaître la position des noirs révoltés.

Ceux-ci s'étaient définitivement et régulièrement organisés.

Leurs forces étaient grandes, leur système de guerre aussi cruel que dangereux.

Plus d'une fois le capitaine Lefebvre, pris dans quelque embuscade,

ne dut la vie qu'à la vigueur prodigieuse et à l'intrépidité fidèle de son domestique noir.

Ce dernier était un homme de quarante ans à-peu-près ; sa taille était haute et fermement modelée; ses traits étaient aussi réguliers que ceux d'un nègre peuvent l'être.

En outre, sa physionomie différait remarquablement de celle des gens de sa race : l'expression générale de ses traits annonçait la franchise, le dévouement et une grande force de volonté.

Cette dernière qualité ne l'empê-

chait point d'être le plus obéissant de tous les serviteurs.

Son maître l'avait affranchi ; c'était à dater de ce jour qu'il était devenu véritablement esclave.

Depuis lors, en effet, il avait voué au capitaine Lefebvre un attachement sans bornes.

Quels que fussent les ordres du capitaine, il les exécutait avec la précision d'un automate.

Discuter ces ordres lui eût semblé folie ; les oublier lui aurait paru un crime.

Malgré cette complète abnégation et ce dévouement absolu, Neptune était très fier d'être *libre*.

Avec cette naïveté pleine de bon sens, particulière à ses pareils, il comprenait que ne point user d'un droit n'en constitue pas l'abandon. Il se délectait en pensant que le jour où il le *voudrait* tout lien disparaîtrait.

Par exemple, il était très fortement décidé à ne jamais briser ce lien, parce qu'alors il lui faudrait quitter son bon maître.

Entre le capitaine Lefebvre et lui

l'attachement était du reste réciproque.

Le capitaine avait en son nègre Neptune une confiance entière.

Il lui eût donné sans crainte son plus cher trésor à garder.

Et pourtant il lui cachait un secret.

Le capitaine Lefebvre aimait Florence des Vallées.

Tous les soirs, il se rendait mystérieusement près d'elle.

La première fois le nègre avait voulu le suivre ; mais, sur l'ordre du capitaine, il avait dû renoncer à son dessein.

Neptune, en effet, n'était point un bon serviteur à la manière des valets d'Europe, qui servent parfois leurs maîtres malgré ces derniers.

La volonté du capitaine était pour lui une religion.

Ce que le capitaine disait de faire, Neptune le faisait; de telle sorte que si le capitaine lui eût dit : « Tue-moi ! » il est douteux que le long cou-

teau du nègre fût resté tranquille à sa ceinture.

De toute la ville du Cap, le capitaine Lefebvre était peut-être le seul à ignorer la coupable conduite de Florence.

Il la croyait pure ; Florence, qui l'avait pris pour objet de l'un de ses ardents et passagers caprices, étendait sa prestigieuse beauté comme un voile impénétrable entre lui et la vérité.

Le capitaine, d'ailleurs, était très facile à tromper.

Exclusivement partagé entre les soins de son service militaire et son amour, il ne voyait au Cap que Florence ; et Florence, quand elle voulait, savait revêtir l'angélique pudeur d'une sainte.

Un mariage civil était doublement impossible entre les deux amants : la jeune fille était mineure ; le capitaine, au milieu des circonstances urgentes où il se trouvait, ne pouvait demander l'autorisation de ses chefs : ils s'unirent secrètement devant un prêtre.

Il va sans dire que Florence An-

gèle avait caché à son nouvel époux l'existence de l'enfant de l'Anglais.

Aussi, quand pour la seconde fois elle fut mère, le capitaine ressentit une joie sans mélange, et son amour devint plus grand encore, s'il est possible.

Florence, au contraire, devint triste; sa fantaisie avait pris fin; elle se souvint du petit Alfred qui croissait loin d'elle, et n'éprouva plus qu'indifférence pour ce second enfant, et que dégoût pour son père.

LA CRÉOLE.

(Suite.)

VIII.

Cette naissance avait lieu au moment où la guerre civile embrasait l'île tout entière.

Les nègres, révoltés, commençaient à prendre le dessus.

La ville du Cap, deux fois livrée aux insurgés, était en proie à l'anarchie.

Tout ce que put faire le capitaine fut de constater religieusement la naissance de son fils, — mode qui, du reste, avait encore en quelque lieu valeur légale.

Et l'acte fut dressé devant le prêtre qui avait conclu le mariage.

Les mêmes témoins signèrent cette seconde déclaration.

C'était un domestique de Florence

et un mulâtre du nom de Jonquille, qu'elle avait affranchi afin qu'il pût servir à cet office.

Le capitaine prit un double de l'acte, et l'enfant fut mis en nourrice hors de la ville, dans une habitation neutre, régie par des nègres affranchis.

Quelques jours après, le capitaine tenant la campagne, reçut par un messager une lettre de sa femme.

Voici quel en était le contenu :

« Monsieur,

« J'ai cru vous aimer, je me suis

trompée. C'est un malheur. Nous ne nous verrons plus. J'avais omis de vous faire savoir que j'ai un fils à moi, non pas à vous, un fils que j'aime, parce que son père est le seul homme que j'aie aimé. J'emmène cet enfant avec moi. Je vous laisse le vôtre.

« Je garde l'acte de notre mariage. Il pourra servir à mon fils dans l'avenir. Votre fils, à vous, n'a besoin que de vous.

« Ne cherchez point à me suivre. Je veux une séparation, et ma vo-

lonté est irrévocable. Il ne faut point m'en vouloir pour cela. Je suis faite ainsi. — Adieu.

« FLORENCE-ANGÈLE. »

Le capitaine se crut le jouet d'un songe pénible.

Il relut trois ou quatre fois cette épître extraordinaire, et pensa devenir fou.

Tant de froide impudence le confondait d'autant plus qu'il avait eu jusque-là pour sa femme presque autant d'estime que d'amour.

D'abord, il voulut tout abandonner et rejoindre Florence, ne fût-ce que pour se venger.

Puis le mépris succéda à la colère, puis au mépris le désespoir.

Sa vie était désormais brisée; il avait mis en cette femme toutes ses espérances de bonheur.

Le temps qu'il avait passé près d'elle lui apparaissait comme un songe tout plein d[illegible]aves délices, et le réveil n'en était [illegible]ue plus cruel.

Un instant il pe[illegible] mourir ; mais il était père : il résol[illegible]ivre pou[illegible] son enfant.

Il n'en devait pas être ainsi.

La balle d'un nègre insurgé remplaça pour lui le suicide.

Trois ou quatre jours après avoir reçu cette lettre funeste, son détachement fut attaqué par les révoltés sur les bords de la Grande-Rivière.

Le capitaine, suivant son habitude, combattit vaillamment ; mais, au moment où il s'élançait pour culbuter les nègres à demi-vaincus, il fut frappé d'un coup de feu à la hauteur du sein, et tomba dans les bras de son fidèle serviteur.

Sa dernière pensée fut pour son fils [illegible] orphelin, que sa mort laissait sans appui sur la terre.

Quant à madame Florence-Angèle Lefebvre des Vallées, après avoir écrit de sa gentille écriture le galant billet que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, elle rassembla ses diamants, se munit d'une forte somme, et gagna une des Antilles anglaises, d'où elle partit pour Londres.

Ce fut là qu'elle apprit, par un journal français, la mort de son mari.

Cette nouvelle amena un sourire à sa lèvre rose.

Elle était libre, bien libre désormais, et son fils aurait un nom que nul ne pourrait lui disputer.

— N'était-elle pas la veuve du capitaine Lefebvre?

Quelques temps après, elle reçut une autre nouvelle.

Celle-ci était beaucoup moins agréable.

Nous voulons parler du triomphe des noirs à Saint-Domingue et de l'expulsion des Français.

Florence-Angèle se trouva tout-à-coup ruinée.

Mais elle était jeune, merveilleusement belle, et menait grand train à l'aide du reste de ses ressources.

Deux ou trois douzaines d'opulents gentlemens s'étaient déjà attelés à son char.

Tournant contre l'Angleterre les principes que lui avait inculqués un Anglais, elle ruina un nombre notable de membres du haut parlement, sans dédaigner de porter le trouble dans plusieurs fortunes commerciales.

Puis, quand elle fut lasse de cette vie brillante, mais au fond miséra-

ble, elle daigna donner sa main à un jeune lord, qui s'estima le plus heureux et le plus glorieux des mortels.

C'est ainsi qu'on agit à Londres.

Du boudoir d'une courtisane à la couche légitime d'un pair, il n'y a qu'un pas.

Pendant cela, le jeune M. Alfred des Vallées devenait un long et mince garçon, qui représentait assez bien, aux côtés de sa mère, sur les moëlleux coussins de l'équipage de milord.

Il ne savait rien, mais il ne voulait rien apprendre, ce qui permettait de conjecturer qu'il ferait quelque jour un estimable dandy.

Le mulâtre Jonquille avait suivi sa maîtresse.

Doublement libre par son affranchissement et sa présence en Angleterre, il eut un jour une déplorable idée qui le fit esclave de nouveau.

Par compensation, il put se pavaner sous son nouveau nom de Juan de Carral et faire croire à tous qu'il était Andaloux et aussi pur hidalgo

que sa majesté le roi d'Espagne.

Ainsi se passèrent pour Florence-Angèle et son entourage les dernières années de la république française.

Elle était à la tête du fashion britannique, et ses bals faisaient honte à ceux d'Atmack.

Lord Cornbury, qui était propriétaire de la moitié du comté de Norfolk, eût donné ses vingt et quelques châteaux pour un de ses sourires ; il l'aimait tant, ce bon seigneur, qu'il ne mangeait plus guère que trois livres de roast-beef à son dîner.

Ce jeûne extraordinaire, ou peut-être la fatale influence que la belle créole semblait porter avec elle, fut cause que sa seigneurie lord John Cornbury, du comté de Norfolk, mourut à la fleur de l'âge.

On l'enterra sur ses terres, et ses nobles amis, qui appréciaient fort ses aimables qualités, burent plusieurs gallons de rhum au salut de son âme.

Florence-Angèle resta donc veuve pour la seconde fois.

Nous ne voulons pas affirmer qu'elle regretta vivement son mari, mais elle donna des larmes sincères à

ses magnifiques domaines qui étaient substitués et passèrent, avec la pairie, à un nouveau lord Cornbury, cousin de l'ancien au vingt-quatrième degré.

Florence maudit du fond du cœur la brutalité de la législation anglaise et fit serment de ne jamais se remarier, — avec un membre de cette discourtoise nation.

Elle tint religieusement ce serment.

On était alors en 1806.

Florence avait passé la trentaine, mais c'était toujours la même enchanteresse : on eût dit que le temps lui-

même épris de sa beauté, l'avait voulu respecter.

Une multitude de prétendants se pressait autour d'elle, sollicitant sa main, et faisant mille extravagances pour attirer son attention.

Florence demeurait inexorable.

Elle avait son projet.

Depuis quelques mois, un émigré français qui, jusqu'alors, avait servi Louis XVIII à Mittau et en Russie, était venu s'établir à Londres.

Ce gentilhomme, malgré les per-

tes considérables que la Révolution lui avait fait subir, possédait encore une fort belle fortune pour un Français.

Pour un lord, c'eût été une bagatelle : il n'avait guère que cinquante mille francs à dépenser par mois.

Il se nommait M. le marquis de Rumbrye, était veuf, et avait une fille âgée de six à sept ans.

Le jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées était en train d'accomplir sa quatorzième année.

Florence pensa que mademoiselle

de Rumbrye serait pour lui, dans l'avenir, un parti très sortable.

Pour ménager cette union, elle compta sur son adresse supérieure, sur l'influence qu'elle saurait acquérir sur le marquis, sur les qualités séduisantes du jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, etc., etc.

Parmi ces espoirs divers, il y en avait de fort raisonnables.

Ainsi, M. de Rumbrye, qui se montrait très épris des charmes de la créole, devait, suivant toute ap-

parence, voir augmenter indéfiniment sa tendresse.

D'un autre côté, l'expérience avait maintes fois appris à la charmante veuve qu'un homme, si entêté qu'il fût, ne savait point longtemps résister à son magique empire.

Mais qui peut répondre des évènements?

D'abord, tout sembla marcher au gré de Florence-Angèle.

M. le marquis de Rumbrye, veuf, et regrettant sincèrement une

femme aimable et vertueuse, crut la créole digne de remplacer la compagne qu'il avait perdue.

Il offrit sa main et fut accepté.

Pendant les premiers mois, la conduite de Florence fut irréprochable; elle joua parfaitement le rôle de bonne mère de famille, et voulut se charger de l'éducation de la jeune Hélène.

Le marquis était heureux; il s'applaudissait chaque jour davantage du choix qu'il avait fait.

Mais bientôt un nuage assombrit ce bonheur.

M. de Rumbrye apprit qu'il était trompé : Florence n'avait pu garder longtemps le masque : elle était toujours l'élève de l'Anglais de Saint-Domingue.

Après une première faute, elle feignit le repentir, parce qu'elle sentit que la tendresse du marquis c'était l'avenir de son fils.

M. de Rumbrye pardonna, mais il resta blessé au cœur, et son orgueil froissé lui montra sans cesse

une tache à l'émail de son écusson.

La marquise, enhardie par cette apparente mansuétude, se prit à regarder son mari comme un de ces hommes faibles qui, navrés par un outrage, sont ramenés par un sourire.

Elle se trompa ; quand elle reconnut son erreur, il n'était plus temps de revenir.

M. de Rumbrye était désormais pour elle un juge austère et sans faveur.

Il ne l'aimait plus.

La marquise se repentit amère-

ment d'avoir compromis, pour quelque vain caprice, la réussite de son projet favori.

Elle essaya de se replier sur Hélène.

Mais, près de la jeune fille, elle devait encore échouer : ceci pour deux raisons, à supposer même qu'Hélène n'eût point rencontré Xavier sur son chemin.

D'abord, M. de Rumbrye avait un éloignement instinctif pour la femme qui avait remplacé sa bonne mère; ensuite, le marquis, une fois qu'il eut connaissance du caractère

de sa femme, s'interposa, pour ainsi dire, entre elle et sa fille.

Il ne voulut point qu'une liaison trop étroite se formât entre elles, car il était homme d'expérience et savait que le propre de la corruption morale, comme celui de la gangrène, est d'étendre continuellement sa contagieuse influence.

Mistress Blowter fut placée près d'Hélène.

Malgré ces obstacles, la marquise ne renonça nullement à son dessein.

Lorsque vint la restauration de la branche aînée de Bourbon et que la famille de Rumbrye rentra en France, elle reprit espoir.

Loin du théâtre de ses fautes, le marquis oublierait peut-être.

Il n'oublia point; mais respectant dans sa femme le nom de Rumbrye, il ne fit part à personne de ses chagrins intérieurs.

A Paris, la marquise put afficher la tenue rigide alors à la mode, et lever le front aussi haut que les plus irréprochables.

M. de Carral n'avait garde de manquer cette occasion de se produire.

Il vint, le malheureux, comme il allait partout où il y avait du bruit et du mouvement.

Paris était alors un centre de fêtes et de pompes de toute sorte.

Le mulâtre se pavanait là sans défiance.

Qui donc l'eût reconnu sous ce déguisement d'hidalgo?

Mais tout-à-coup sa joie se changea en détresse.

Florence Angèle dit un mot, et l'esclave sentit sa chaîne, plus pesante que jamais, se river autour de sa volonté.

Il courba la tête et obéit.

Peut-être aimait-il Xavier, mais il fallait choisir entre Xavier et lui-même.

En ces sortes d'alternatives le choix peut-il être douteux?



LA TENTATION.

IX.

Nous sommes encore au bal de madame la marquise de Rumbrye.

Au moment où cette dernière et Carral se séparèrent, Xavier reconduisait Hélène à sa place.

C'était la troisième fois qu'il dansait avec elle, et c'était la dernière.

Xavier, dans sa sagesse, avait fixé ce nombre de trois contredanses, comme un terme qu'on pouvait atteindre et non dépasser.

Désormais, la fête n'avait plus guère d'attrait pour lui : il avait épuisé sa part de bonheur.

Assis dans l'angle le plus sombre du salon, où se tenait Hélène, il contemplait l'éblouissant tourbillon qui passait et repassait devant lui.

Sa contenance était triste comme son cœur.

Car, dès que Xavier n'était plus électrisé par le soin de quelque voix amie, de sombres pensées emplissaient son âme.

Il se comparait aux autres, et ce retour sur soi-même le rendait bien malheureux.

Les autres avaient une famille, un père dont ils pouvaient s'énorgueillir, une mère, une mère surtout, à qui confier leurs douleurs et leurs joies !

Il était seul, lui.

Une femme avait compati à sa souffrance.

Il aimait, il était aimé; mais il n'avait point d'espoir.

Bientôt, à mesure qu'il réfléchissait, ses tristes préoccupations se confondaient en cette seule pensée : Hélène serait peut-être à un autre; elle ne pouvait être à lui.

Durant cette poignante crainte, tout disparaissait.

Il oubliait cet amour puissant,

mais vague, que l'orphelin garde à sa mère inconnue ; il oubliait cet incessant désir de connaître son père qui occupait autrefois toutes ses heures.

Hélène ! Hélène ! n'était-ce pas là son unique bien, son seul trésor ? N'était-ce pas elle qui, la première, avait mis un baume bienfaisant sur la blessure de son âme ? L'amour d'Hélène ne lui tenait-il pas lieu de père, de mère et de famille ?...

Son regard avide et fixe la suivait de quadrille en quadrille ; il enviait

ses danseurs, il jalousait ceux qui figuraient en face d'elle.

Entre tous, celui qu'il jalousait le plus, était le pauvre jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui, réellemen, n'en valait pas la peine.

Mais l'inexpérience de Xavier lui montrait comme d'importants avantages le luxe et l'élégance fastueuse du fils de la créole.

Il eût voulu, lui aussi, être brillant et envié : — il n'avait que vingt-deux ans.

Et, d'ailleurs, tous ses désirs avaient Hélène pour objet.

Quand il disait : — Si j'étais riche, c'est qu'il comprenait que la fortune rapproche les distances.

S'il eût été riche, il aurait dit :

— Si j'étais noble!

Riche et noble, il n'aurait rien eu à envier ; car, parmi tous ces jeunes gens qui emplissaient les salons de l'hôtel, c'eût été lui, sans aucun doute, que M. de Rumbrye aurait choisi pour gendre de préférence.

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, M. Alfred Lefebvre des Vallées passa près de lui, appuyé sur le bras d'un jeune chevalier anglomane, dont la cravate blanche avait six pouces de hauteur.

— Avez-vous été assez heureux, cette nuit, *my dear?* disait le chevalier.

— Croyez-moi si vous voulez, Sautenac, répondit M. Alfred Lefebvre des Vallées, — je n'ai gagné que cinq cents louis à ma dernière cave!

— Dix mille francs! pensa Xavier stupéfait.

— Bagatelle ! reprit l'anglomane ; — *it is very!...*

Et comme il ne trouva pas le mot, il termina sa phrase par quelque barbarisme à désinence britannique.

— Ma parole d'honneur ! s'écria M. Alfred, je n'ai jamais entendu prononcer ce mot-là en Angleterre, Sautenac.

— C'est possible, répondit le chevalier avec aplomb ; — c'est de l'irlandais.

— A la bonne heure, Sautenac... Pour en revenir, ce petit-bancal d'Imbert de Presme... vous savez, Imbert de Presme?...

— Je sais... après?

— Croyez-moi si vous voulez, Sautenac, il a gagné dix mille livres à lord Sidney Sturm.

— C'est un joli coup!

Les deux dandys s'éloignèrent.

— Dix mille livres, murmura Xavier; — deux cent mille francs.

— Rêvez-vous donc que vous êtes millionnaire, ami? dit auprès de lui la voix de Juan de Carral.

Xavier se sentit rougir.

— Quelle folie! balbutia-t-il.

Puis, se remettant, il ajouta :

— Et votre bonne fortune d'hier soir?... ne m'en donnerez-vous point des nouvelles ?

Le front de Carral se plissa tout-à-coup.

— Très cher, dit-il d'une voix brève, vous me rendrez service en ne me parlant jamais de cela !.. faisons un tour, voulez-vous ?

Xavier se leva aussitôt et prit le bras du mulâtre.

Ils traversèrent ainsi plusieurs salons en silence.

Xavier était préoccupé, Carral semblait avoir à cœur d'entamer un sujet qu'il ne savait comment aborder.

Enfin Xavier, emporté par une sorte d'idée fixe, répéta machinalement et sans le savoir :

— Deux cent cinquante mille francs !..

— Hein? fit Carral étonné.

— Je n'ai jamais joué, dit brus-

quement Xavier en regardant son compagnon en face; — est-il vrai qu'on puisse gagner deux cent cinquante mille francs dans une soirée?

Un éclair de contentement illumina l'œil brun et profondément cave du mulâtre.

— En dix minutes, très cher, répondit-il.

— Deux cent cinquante mille francs!

— Le double... le triple... le décuple!.. dit Carral en appuyant sur

chaque terme de cette fantastique progression.

— C'est étrange ! murmura Xavier. On peut donc s'asseoir pauvre à une table de jeu et se relever ?..

— Trois ou quatre fois millionnaire, acheva Carral. Cela se voit tous les jours.

— C'est étrange ! répéta Xavier qui retomba dans sa rêverie.

Carral attacha sur lui un regard d'oiseau de proie.

Il eût été évident pour un obser-

vateur que cette pente des idées de Xavier favorisait à souhait le secret dessein du mulâtre.

— Le pauvre garçon a du malheur ! pensa-t-il. Je voudrais être aussi certain de me venger de cette détestable femme que je suis sûr de le pousser dans le fossé... il fait la moitié du chemin !

Comme si Xavier eût voulu confirmer ce pronostic, il releva la tête et entraîna Carral vers la porte du salon.

— Allons jouer ! dit-il avec une ardeur d'enfant.

— Jouer! répéta Carral qui prit aussitôt l'air prudent et discret d'un Mentor; avez-vous perdu la tête, très cher?

— Pourquoi cela?... chacun n'est-il pas libre de jouer?

— A la rigueur... chacun est libre en effet... mais...

— Mais quoi! s'écria Xavier avec impatience.

— A votre place, je ne jouerais pas... *ici*... dit froidement Carral en accentuant avec force ce dernier mot.

Et comme Xavier l'interrogeait

curieusement du regard, le mulâtre ajouta :

— Très cher, vous êtes plus neuf qu'une jeune fille la veille de sa première communion ! N'avez-vous donc jamais entendu tonner contre les joueurs !

— Si fait, mais...

— Je sais ce que vous allez dire... Sautenac joue, n'est-ce pas ? lord Sturm aussi, le commandeur de Keramblas aussi, le gros Saint-Didier de même... c'est fort bien. Mais le chevalier de Sautenac attend une somme énorme sur le milliard de l'indemnité ; c'est connu... Lord Sturm

est Anglais ; s'il ne jouait pas, il mentirait à sa nationalité... Saint-Didier, cette massive poupée, est marié : comme il a une nombreuse famille, on lui permet de manger son patrimoine... Enfin, le commandeur est Bas-Breton et ruiné de fond en comble. Le jeu est son droit... Quant à nous, quant à vous surtout, c'est bien différent... Que diable ! très cher, faut-il donc vous mettre les points sur les i?... Quand on n'a pour soi qu'une bonne réputation, — ce qui est un maigre domaine, très cher, — il faut au moins savoir la garder, sous peine...

— Je vous comprends, interrompit Xavier en baissant la tête : — les gens qu'on reçoit par condescendance n'ont qu'une faible portion des droits de cité parmi vous... Il ne viendrait plus à l'hôtel de Rumbrye.

— Si fait, très cher, répondit froidement Carral, — si fait! on passe sur bien des choses pour danser trois contredanses avec... ne froncez pas le sourcil ; je me tais... Quant au jeu...

— Je ne veux plus jouer.

— Ah !... fit Carral avec inquié-

tude, comme vous voudrez. J'allais vous proposer un expédient.

Xavier ne répondit point.

Sa fantaisie passagère l'avait abandonné. Mais en ce moment, comme si le hasard eût pris à tâche de la faire revivre, M. Alfred Lefebvre des Vallées s'avança vers les deux amis, appuyé sur le bras du commandeur de Keramblas.

Pour la vingtième fois peut-être il racontait le grand évènement de la soirée.

— Croyez-moi, si vous voulez,

Keramblas, disait-il, cet Imbert de Presme, vous savez, Imbert?... que Dieu me damne s'il n'a pas gagné dix mille livres à lord Sidney Sturm!...

— Quel expédient alliez-vous me proposer, Carral? demanda Xavier en jouant l'indifférence.

— Vous ne voulez plus! répondit Carral.

— Non... c'est vrai... cependant dites toujours.

— Pauvre garçon! murmura le mulâtre.

Il entraîna Xavier à l'écart et prit un petit air mystérieux.

— Je suis joueur, dit-il à voix basse ; — joueur, entendez-vous, Xavier ?... A cause de cela, je ne veux pas que vous deveniez joueur, car c'est une passion terrible et mortelle !

Il était impossible de se méprendre.

Carral disait vrai.

Tandis qu'il parlait du jeu, sa corde sensible vibrait violemment.

Il était éloquent, presque tragique.

— Mais vous jouerez une fois, reprit-il, une seule fois.

Parce que, la première fois qu'on joue, on gagne toujours.... Ne m'interrompez pas, ne haussez pas les épaules; ce que je dis là est un fait : on gagne toujours... Écoutez! ce ne sera point dans un salon que vous jouerez; cela vous perdrait.

Ce ne sera même pas dans une maison publique; on pourrait vous voir.

Je connais un cercle clandestin...

— Un tripot! interrompit Xavier avec dégoût.

— Qu'importe le mot? Il y a là de hauts personnages, mais on est convenu de ne s'y point reconnaître... C'est le principal.

— Jamais je ne me déciderai... commençait Xavier.

Un éclat lointain de la voix de M. Alfred Lefebvre des Vallées lui apporta ces mots tentateurs :

— Du diable s'il n'a pas gagné dix mille livres!...

— J'irai, dit Xavier, j'irai demain.

— Nous irons ensemble, répliqua le mulâtre en dissimulant un sourire de triomphe.

Les salons se vidaient lentement.

Xavier et Carral se disposèrent à faire retraite.

Au moment où ils quittaient le bal, M. de Rumbrye, se trouvant par hasard sur leur passage, donna la main à Xavier et dit :

— Nous partons cette semaine pour la campagne, afin de jouir des derniers beaux jours. J'espère,

mon jeune ami, que nous aurons le plaisir de vous y voir.

Cette invitation presque fortuite devait jouer un grand rôle dans la destinée de Xavier.

Le jour commençait à poindre au dehors.

Dans la rue, une incommensurable queue d'équipages se déployait le long des maisons.

Les chevaux impatients piaffaient; les cochers, à moitié endormis, enfonçaient sur leurs oreilles

les ailes de pigeon poudrées à blanc de leurs perruques.

L'hôtel de Rumbrye ne présentait plus l'aspect joyeux que nous avons essayé de décrire naguère.

Le vaste édifice s'élevait maintenant noirâtre et sombre sur le fond blanchissant du firmament.

Les lumières pâlissaient ; les hautes fenêtres ne jetaient plus, à travers leurs épais rideaux, que des reflets livides.

Les femmes qui descendaient in-

cessamment les marches du perron, enveloppées de sombres mantes, cachaient leurs visages fatigués et verdis par le jour naissant sous la soie de leurs capuchons.

Pour tout bruit, on entendait le piétinement des chevaux dans la boue, et la voix emphatique des laquais appelant les équipages et déclinant les titres de leurs maîtres.

Carral et Xavier trouvèrent à grand'peine un fiacre qui les cahota jusqu'à la place Saint-Germain-des-Prés.

— Ainsi, nous irons demain?... dit Carral en se couchant.

— Nous irons, répondit Xavier.



LA RUE SERVANDONI.

X.

Le lendemain, quand nos deux amis s'éveillèrent, il était plus de midi.

Carral sauta précipitamment hors

de son lit, et commença aussitôt sa toilette.

Xavier se montra plus lent ; il avait dormi quelques heures d'un sommeil lourd et fatigant ; plus d'une fois ses rêves l'avaient reporté à la soirée de l'hôtel de Rumbrye ; il revoyait Hélène ; mais entre la jeune fille et lui, se plaçait toujours l'insignifiant visage de M. Alfred Lefebvre des Vallées, lequel ouvrait de temps en temps sa bouche meublée d'enviables dents pour laisser échapper ces prestigieuses paroles :

— Dix mille livres sterling!

Pourtant, lorsqu'il s'habilla, Xavier hésitait encore.

L'idée d'aller dans un tripot lui causait un insurmontable dégoût.

D'un autre côté, ces mots prononcés la veille par Carral : La première fois qu'on joue, on gagne toujours! lui revenaient en mémoire et attisaient son caprice.

— Je n'irai qu'une seule fois! se disait-il, plaidant contre sa conscience la cause de sa fantaisie. — Il faut bien tout connaître!...

Lorsqu'il entra dans la chambre de Carral, celui-ci était assis devant son secrétaire et écrivait.

— Je suis à vous, dit-il, comme s'il eût craint que Xavier ne s'approchât assez pour pouvoir lire par dessus son épaule; — chacun a ses petits secrets, très cher; je vous demande une minute.

Xavier rentra dans sa chambre à coucher.

En deux traits de plume, Carral eut terminé sa lettre; il mit l'adresse, ouvrit la fenêtre et fit signe

à l'Auvergnat du coin de s'approcher.

Le mendiant noir était à son poste, debout, immobile et appuyé sur son long bâton, auprès de la porte de l'église.

Au bruit que fit la fenêtre en s'ouvrant, il leva son regard vers le balcon, mais il le baissa aussitôt avec indifférence en apercevant Carral.

— Porte ce billet à son adresse, dit ce dernier à l'Auvergnat qui s'était avancé jusque sous la fenêtre.

L'Auvergnat saisit la lettre à la volée; mais, au lieu de partir, il s'assit sur une des marches du perron.

— Que fais-tu là? demanda Carral avec impatience.

Pour toute réponse, le naïf enfant des montagnes se prit à épeler tout haut les lettres de l'adresse.

— A monsieur le.... monsieur le...

— Tais-toi! tais-toi! s'écria le mulâtre.

Le mendiant, jusqu'alors im-

passible, dressa l'oreille et écouta.

— Le com-mis-saire... continuait laborieusement l'Auvergnat.

Le balcon régnait sur l'étroite façade de la maison, et la fenêtre de Xavier, à demi-ouverte, laissait voir le jeune homme qui, debout devant une glace, mettait la dernière main à sa toilette.

Carral jeta de ce côté un regard inquiet.

— Tais-toi ! te dis-je, reprit-il d'une voix contenue ; — je te défends de lire l'adresse.

L'Auvergnat, plongé dans son travail, que nous ne saurions mieux comparer qu'au labeur de quelque archiviste paléographe dépouillant une charte mérovingienne, ne tint nul compte de cet ordre, et poursuivit :

— De... police... du... quartier...

— Misérable! grinça Carral hors de lui.

Xavier parut à sa fenêtre.

— A qui en avez-vous donc, ami? demanda-t-il.

— Ce n'est rien... rien du tout! balbutia Carral interdit.

— Saint... Sulpice! acheva tranquillement le commissionnaire.

Il se leva et ôta sa casquette.

— Ça suffit, bourgeois, dit-il, nous connaissons ça... Faudra-t-il une réponse?

— Non, répondit le mulâtre; — va!

L'Auvergnat tourna l'angle de l'église.

— A M. le commissaire de police du quartier Saint-Sulpice! pensa le mendiant noir qui avait tout entendu. — Que signifie cela?... Je veillerai sur cet homme.

Dès que l'Auvergnat fut parti,

Carral parut reprendre toute sa sérénité.

— Eh bien! dit-il gaîment, allons-nous tenter la fortune?

— Pas aujourd'hui, répondit Xavier.

— Vous reculez, très cher, ce n'est pas bien!

— Je ne sais... je ne puis me déterminer... D'ailleurs, nous sommes aux premiers jours du mois, et je n'ai pas d'argent.

— A cela ne tienne! s'écria Carral, je vous en prêterai.

Comme il disait cela, son pied heurta un petit papier sur la pierre du balcon.

— Et tenez! continua-t-il en le ramassant; — la fée bienfaisante qui préside à vos destinées, romanesque orphelin, a passé par là cette nuit; vous n'aurez pas besoin d'emprunter.

Voici la mystérieuse offrande, et, cette fois, elle vient à propos!...

Xavier déploya le papier, qui con-

tenait quinze louis comme à l'ordinaire.

— Le sort le veut, murmura-t-il ; — partons !

FIN DU PREMIER VOLUME.

Lagny. — Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat.

